



# La question de la méthode de la méthodologie en recherche et en recherche-crédation

## Plan du texte :

1.	Du réductionnisme de René Descartes au holisme d'Edgar Morin.....	2
2.	La méthode de l'étymologie.....	7
3.	L'étymologie de méthode.....	1
4.	L'étymologie de méthodologie.....	2
5.	La différence entre méthode et méthodologie.....	3
6.	Le bricolage des méthodes.....	7
7.	La critique des méthodes.....	9
8.	Les recherches post qualitatives .....	15
9.	La méthode et la recherche-crédation.....	21
10.	Références.....	25

La question de la méthode et de la méthodologie revêt une importance capitale pour la recherche universitaire. C'est un passage obligé suite à la formulation d'un problème. Il s'agit d'énoncer de quelle façon on compte s'y prendre pour apporter une solution au problème formulé. Je ne saurais trop insister sur l'importance de se référer à des modèles d'action bien balisés et reconnus pour établir la légitimité, la validité et la valeur de la recherche et de la production de connaissances qui en découle, ce qui représente un grand enjeu.

Quand on réfléchit à la méthode, de nombreuses questions surgissent qui sont parfois difficiles. Quelle est la différence entre une méthode et une méthodologie ? La même qu'entre un problème et une problématique ? Comment réconcilier le fait que les méthodes sont, d'une part, associées à une vision du monde (ontologie) et un type de connaissances qui en découle (épistémologie) et que, d'autre part, il s'agit d'opérations pour recueillir des données et les analyser ? Est-ce que la méthode doit être unique ou peut être multiple ? Comment s'assurer que le choix de méthode est approprié ? Dans quelle mesure la méthode utilisée influence les résultats de la



recherche ? Et finalement qu'en est-t-il de la question de la méthode et de la méthodologie de la recherche-création ?

### 1. Du réductionnisme de René Descartes au holisme d'Edgar Morin

À première vue, une méthode est basée sur l'application de règles en fonction d'une vision du monde donnée. Pour arriver à ce premier constat, j'ai choisi des méthodes qui se succèdent dans le temps avec quatre siècles d'écart, des méthodes qui ont un statut particulier, celui d'être archétypales ou emblématiques d'une conception du monde, une ontologie, particulière. Pour Descartes, le monde est à l'image d'une machine, d'une mécanique, alors que pour Edgar Morin le monde est un système complexe. Ainsi les règles qui composent leur méthode respective sont conçues pour résoudre les problèmes qui se posent dans leur monde.

Le 8 juin 1637, paraissait le *Discours de la méthode Pour bien conduire sa raison, & chercher la vérité dans les sciences*. (pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences) de René Descartes qui dès l'ouverture énonce que « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », difficile de discerner entre l'optimisme ou l'ironie :

<p>Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée [...] la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voyes, &amp; ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices, aussi bien que des plus grandes vertus : Et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, &amp; qui s'en éloignent. (p. 3)</p>	<p>Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée [...] la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voyes, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.</p>
---	---

Quoiqu'il en soit, le bon sens dont chacun dispose n'est pas suffisant puisque les opinions diffèrent et vont dans toutes les directions et que le plus important dans le raisonnement est de suivre en tout temps « le droit chemin ». Et le droit chemin, qui est un ordre rigoureux dans la conduite de la pensée dont parle Descartes c'est la méthode. Ce texte est en quelque sorte fondateur des méthodes de recherches. En s'inspirant de l'algèbre, il propose de simplifier la logique qui reposait sur un grand nombre de préceptes en réduisant ceux-ci au nombre de quatre :

Descartes pense la méthode par analogie avec l'algèbre, ou avec l'analyse des anciens géomètres : soit une technique de représentation des problèmes qui permet de trouver une voie aisée vers leur résolution. La méthode est en somme une algèbre philosophique, qui s'applique potentiellement aux problèmes de toutes les sciences, nous apprenant à mettre en ordre les



questions de la manière la plus propice à la découverte de nouvelles vérités.  
(Hamou, 2014)(p. 2)

<p>Le premier estoit de ne recevoir iamais aucune chose pour vraie que ie ne la connusse évidemment estre telle : c'est à dire, d'éviter soigneusement la précipitation, &amp; la prévention, &amp; de ne comprendre rien de plus en mes jugemens, que ce qui se présenteroit si clairement &amp; si distinctement à mon esprit, que ie n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.</p> <p>Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerois en autant de parcelles qu'il se pourroit, &amp; qu'il seroit requis pour les mieux résoudre.</p> <p>Le troisième de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples, &amp; les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés : Et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.</p> <p>Et le dernier de faire partout des dénombrements si entiers, &amp; des revues si générales, que ie fusse assuré de ne rien omettre. (p. 20)</p>	<p>Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.</p> <p>Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.</p> <p>Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusqu'à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.</p> <p>Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.</p>
--	--

Le premier précepte touche la conduite de la recherche : douter, ne pas se précipiter, éviter les préjugés (prévention) et se fier à son jugement. Le deuxième recommande d'analyser le problème compliqué en le découpant en éléments simples qui le constitue. Le troisième, la synthèse, consiste à déduire la complication du problème initial à partir des éléments simples précédemment analysés. Le quatrième de vérifier de n'avoir rien oublié.

Descartes est une figure déterminante de la Modernité dans la mesure où il est à l'origine non seulement d'une méthode basée sur le réductionnisme qui est pratiquée depuis, autant en sciences qu'en sciences humaines et sociales. La décomposition s'arrête au niveau du déterminisme c'est-à-dire où il est possible de déterminer les causes et les effets. Cependant l'inconvénient de cette méthode analytique, c'est qu'elle ne permet pas de comprendre les ensembles organisés. Le complexe est démembré et les phénomènes qui viennent des entités composites sont négligés. Le réductionnisme a eu d'autres conséquences, entre autres la fragmentation du savoir en domaines ou disciplines en fonction des phénomènes à étudier ; l'exigence de définir de façon étroite les problèmes à traiter ; une inefficacité pour résoudre de problèmes qualifiés de complexes. Gaston Bachelard est parmi les premiers à formuler une telle critique à la méthode de Descartes :

« Ce qui est reproché à Descartes, c'est avant tout de supposer l'existence d'éléments simples et de concevoir la nature de ces objets comme étant



isolable des relations avec d'autres objets alors que la mécanique quantique nous impose de penser au contraire qu'en « réalité, il n'y a pas de phénomènes simples ; le phénomène est un tissu de relations » (1934, p. 152).

Ainsi, au 20<sup>e</sup> siècle, des domaines d'étude qui correspondent à des champs de la réalité présentant un important degré de complexité sont apparus, tels que la mécanique quantique, et les approcher par le biais de la décomposition préconisée par Descartes avait pour conséquence de faire disparaître les propriétés qui les caractérisent. Pour William Ross Ashby, si la méthode expérimentale inspirée par Descartes permettait l'étude de systèmes simples, « réductibles par l'analyse »<sup>1</sup>, « une telle méthode est souvent totalement impropre à l'étude des systèmes complexes »<sup>2</sup> (1956, p. 5) Il importe de ne pas confondre ce qui est compliqué, qui peut être décomposé avec ce qui est complexe. La notion de complexité est, selon Jacques Mélése, l'« incapacité que l'on a de décrire tout le système et de déduire son comportement à partir de la connaissance des comportements de ses parties » (1972, p. 50). Il définit un système de la façon suivante :

Des finalités et des buts étant exprimés sur un environnement, un système finalisé est un ensemble organisé de moyens, méthodes, règles et procédures qui permet d'obtenir des réponses satisfaisantes de l'environnement. (p.53).

L'approche qui a été développée pour étudier les systèmes complexes et les modéliser est appelée systémique et elle a été développée entre autres par Jean-Louis Le Moigne (1977/1984) Il est important de mentionner que les systèmes n'existent pas dans la réalité, il s'agit de constructions théoriques pour concevoir des objets complexes, c'est pourquoi la systémique appartient au paradigme épistémologique du constructivisme. Le Moigne propose un nouveau discours de la méthode adapté aux systèmes complexes basé sur les quatre préceptes suivants :

*Le précepte de pertinence* : Convenir que tout objet que nous considérerons se définit par rapport aux intentions implicites ou explicites du modélisateur. Ne jamais s'interdire de mettre en doute cette définition si, nos intentions se modifiant, la perception que nous avons de cet objet se modifie.

*Le précepte du globalisme* : Considérer toujours l'objet à connaître par notre intelligence comme une partie immergée et active au sein d'un plus grand tout. Le percevoir d'abord globalement, dans sa relation fonctionnelle avec son environnement sans se soucier outre mesure d'établir une image fidèle de sa structure interne, dont l'existence et l'unicité ne seront jamais tenues pour acquises.

*Le précepte téléologique* : Interpréter l'objet non pas en lui-même, mais par son comportement, sans chercher à expliquer a priori ce comportement par quelque loi impliquée dans une éventuelle structure. Comprendre en revanche ce comportement et les ressources qu'il mobilise par rapport aux projets que, librement, le modélisateur attribue à l'objet. Tenir l'identification de ces

<sup>1</sup> Traduction libre de : « capable of being analysed into simple components »

<sup>2</sup> Traduction libre de : « this method is often fundamentally impossible in the complex systems »



hypothétiques projets pour un acte rationnel de l'intelligence et convenir que leur démonstration sera bien rarement possible.

*Le précepte de l'agrégativité* : Convenir que toute représentation est partisane, non pas par oubli du modélisateur, mais délibérément. Chercher en conséquence quelques recettes susceptibles de guider la sélection d'agrégats tenus pour pertinents et exclure l'illusoire objectivité d'un recensement exhaustif des éléments à considérer. (p. 43, italiques de l'auteur »

À la même époque, Edgar Morin publie le premier tome de son immense projet qui s'échelonne sur plus de vingt ans intitulé *La Méthode*. Il propose lui aussi une réforme de la pensée scientifique fondée sur l'héritage cartésien :

Je n'apporte pas la méthode, je pars à la recherche de la méthode. Je ne pars pas avec méthode, je pars avec le refus, en pleine conscience, de la simplification. La simplification, c'est la disjonction entre entités séparées et closes, la réduction à un élément simple, l'expulsion de ce qui n'entre pas dans le schème linéaire. (1977, p. 21)

Ainsi, Morin cherche à réarticuler ce que la recherche spécialisée a séparé, rejeté :

Il ne s'agit plus d'obéir à un principe d'ordre (excluant le désordre), de clarté (excluant l'obscur), de distinction (excluant les adhérences, participations et communications), de disjonction (excluant le sujet, l'antinomie, la complexité), c'est-à-dire un principe qui lie la science à la simplification logique. Il s'agit au contraire à partir d'un principe de complexité, de lier ce qui était disjoint (p. 23)

Pour penser la complexité, il faut développer une pensée complexe, une pensée qui relie au lieu de découper les études en champs de connaissances centrés sur un objet :

Au principe de la disjonction, de la séparation (entre les objets, entre les disciplines, entre les notions, entre le sujet et l'objet de la connaissance), on devrait substituer un principe qui maintienne la distinction, mais qui essaie d'établir la relation. (Morin, 2005, p. 4)

Pour comprendre le monde, il faut selon lui associer les principes antagonistes d'ordre et de désordre, en y adjoignant celui d'organisation :

Au principe du déterminisme généralisé, on devrait substituer un principe qui conçoit une relation entre l'ordre, le désordre et l'organisation. Étant bien entendu que l'ordre ne signifie pas seulement les lois, mais aussi les stabilités, les régularités, les cycles organisateurs, et que le désordre n'est pas seulement la dispersion, la désintégration, ce peut être aussi le tamponnement, les collisions, les irrégularités. (p. 4)

Il oppose à la réduction cartésienne le principe « hologrammique », selon lequel non seulement les parties sont dans un tout, mais le tout est à l'intérieur des parties :

La complexité demande que l'on essaie de comprendre les relations entre le tout et les parties. Mais, la connaissance des parties ne suffit pas à la connaissance du tout ; on doit faire un va-et-vient en boucle pour réunir la connaissance du tout et celle des parties. Ainsi, au principe de réduction, on



substitue un principe qui conçoit la relation d'implication mutuelle entre tout et parties. (p. 4)

Tout et parties sont organisés, et l'organisation fait apparaître des qualités nouvelles, qui n'existaient pas dans les parties isolées, et c'est ce que Morin nomme émergence :

l'addition des qualités ou propriétés des parties ne suffit pas pour connaître celles du tout : il apparaît des qualités ou propriétés nouvelles, dues à l'organisation de ces parties en un tout, ce sont les émergences. (p. 5)

Penser des systèmes complexes, c'est adopter une posture épistémologique particulière qui permet d'unir des notions habituellement tenues pour opposées, voire antagonistes :

si nous pensons [...] qu'un système est une unité composée de parties différentes, on est obligé d'unir la notion d'unité et celle de pluralité ou du moins de diversité. Alors nous nous rendons compte qu'il faut arriver à une complexité logique, parce qu'il nous faut unir des notions qui normalement se repoussent logiquement, comme l'unité et la diversité. (p. 6)

Edgar Morin (2003) propose à son tour sept principes qui caractérisent la méthode de la complexité :

- Le principe systémique ou organisationnel (p. 42) : les réalités connaissables sont des systèmes complexes
- Le principe hologrammatique (p. 42) : les parties sont dans le tout qui se trouve dans chacune des parties
- Le principe de la boucle rétroactive (p. 42) : les causes produisent des effets qui rétroagissent sur les causes « ce qui permet l'autonomie organisationnelle du système. »
- Le principe de la boucle récursive (p.44) : les produits et les effets produisent et causent ce qui les produit
- Le principe d'autonomie/dépendance (p. 45) : tout ce qui est organisé est auto-organisateur et auto-producteur de soi
- Le principe dialogique (p. 46) : Toute réalité est ambivalente, elle comporte de l'ordre et du désordre, du visible et de l'invisible
- Le principe de réintroduction du sujet dans la connaissance (p. 47) : il n'y a pas de connaissance sans sujet connaissant

Au risque de sursimplifier, je ne peux m'empêcher de faire un rapprochement entre la pensée de la complexité et la pensée de l'enchevêtrement, développée par les tenants d'un néo-matérialistes, exposée précédemment. Si l'étymologie latine de complexité renvoie à *complexus*, participe passé du verbe *complecti* qui signifie « embrasser, comprendre ») qui a évolué vers le sens de « fait d'éléments différents, imbriqués » (CRNTL), pour Edgar Morin, « *complexus* signifie « ce qui est tissé ensemble », c'est-à-dire dans un enchevêtrement d'entrelacements (*plexus*) ». (Morin, 1974/2005)



\*\*\*\*

Ainsi la pensée de la complexité peut aider à comprendre la nature du croisement de la recherche et de la création, deux pratiques qui sont jusque-là tenues pour opposées, dans la R-C. Par ailleurs, la méthode que je propose pour accompagner les différentes pratiques de la R-C ne propose pas de règles comme telles, mais un processus itératif qui est composé de cycles; chacun des cycles étant découpé en étapes.

## 2. La méthode de l'étymologie

Le recours à l'étymologie s'avère utile pour réfléchir autrement le concept de méthode qui est programmatique pour le présent ouvrage. Il est à souligner que l'étymologie est elle-même une méthode. J'ai découvert au travers la recherche dont je présente les résultats dans les prochains paragraphes que l'étymologie était soit une quête quasi métaphysique de l'origine des mots ainsi pour retrouver leur signification première ou primitive qui se serait perdue par les usages successifs, soit un travail minutieux de reconstitution documentée du parcours des mots, autant sur le plan graphique que de leur signification, de leur apparition attestée jusqu'à aujourd'hui.

L'étymologie c'est la « [s]cience qui a pour objet la recherche de l'origine des mots en suivant leur évolution à partir de l'état le plus anciennement attesté. » (CRNTL) Il s'agit là toutefois d'une acception moderne de ce mot que l'on retrouve dans l'*Encyclopédie* (1764) Il s'agit donc de retracer le processus évolutif à partir du mot actuel, son aboutissement. Auparavant, à partir de la moitié du 16<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de l'étude historique des langues, « étymologiser » consiste établir « la relation réelle ou irréal, entre [un] mot et un autre » (*Le Robert Dictionnaire historique de la langue française*, 1998, p. 1337) Déjà Isidori Hispalensis (Isidore de Séville) au 6<sup>e</sup> siècle vise à révéler, à faire connaître les relations perçues à travers les mots, dans son œuvre encyclopédique monumentale, intitulée *Etymologiae sive Origines* (Étymologies ou origines), constituée de vingt livres, divisée en 448 chapitres qui vise à rendre compte de l'ensemble du savoir antique perçu comme en voie de disparition. Il établit des relations entre un mot donné et d'autres sur une base graphique ou phonétique : « ainsi seront rapprochés le latin *malum* (le mal) de *malum* (la pomme) dans le commentaire du récit édenique ». (p. 1337)

Quelle est l'origine du mot étymologie, son étymologie ? Ce mot vient latin classique savant *etymologia*, emprunté par Marcus Terentius Varro (*De lingua latina*, 47 et 45 avant J.-C) au grec *ἔτυμολογία*. Ce terme grec est lui-même composé de deux mots *ἔτυμος* (*etymos*) et de *λόγος* (*lógos*). Le mot *ἔτυμος* renvoie à certain, droit, vrai, évident, mais déjà « à partir de l'époque hellénistique se trouve substantivé au sens de 'L'élément véritable, authentique d'un mot' » (p. 1337); le mot *λόγος* renvoie à étude, recherche. Dans la valeur initiale est « la recherche du vrai sens d'un mot »

Mais comment établir ce qui est vrai ? J'ai cherché la réponse un dialogue de Platon intitulé *Κρατύλος*, *Cratyle* (1998 traduction française par Catherine Dalimier), justement consacré à la nature de la relation entre les noms et les choses qui met en scène une discussion entre deux personnages sans doute de fiction : Cratyle, disciple d'Héraclite,



Hermogène, fils d'Hipponicus un des généraux athéniens dans la guerre du Péloponnèse, et bien sûr Socrate qui se pose en arbitre. Il s'agit du « livre le plus ancien consacré au langage qui ait été conservé [et qui] été lu par des générations de philosophes puis de linguistes » (Vaxelaire, 2014, p. 536)

Hermogène rapporte la position de Cratyle qui est la suivante

il existe une dénomination correcte naturellement adaptée à chacun des êtres : un nom n'est pas l'appellation dont sont convenus certains en lui assignant une parcelle de leur langue qu'ils émettent, mais il y a, par nature, une façon correcte de nommer les choses, la même pour tous, Grecs et Barbares. [383a,b] (p. 67)

Cratyle reprend la thèse pythagoricienne de l'union essentielle du mot et du sens, les choses étant nommées en vertu de lois naturelles. Ainsi « [c]onnaître les noms, c'est connaître les choses. [...] Il y aurait une sagesse secrète cachée dans les mots en vertu de leur capacité à révéler ce qui est. » (Boudon, 2019, p. 6) Ainsi la pratique de l'étymologie est la recherche de la vérité contenue dans les mots, puisque ceux-ci reflètent la nature des choses. Puis Hermogène énonce sa propre position qui est à l'opposé :

je n'ai pu me laisser persuader que la rectitude de la dénomination soit autre chose que la reconnaissance d'une convention. À mon avis, quel que soit le nom qu'on assigne à quelque chose, c'est là le nom correct. (...) Car aucun être particulier ne porte aucun nom par nature, mais il le porte par effet de la loi, c'est-à-dire de la coutume de ceux qui ont coutume de donner les appellations. [384d] (pp. 68-69)

Cette position selon laquelle la vérité des noms est une question de convention sera dite conventionnaliste. Elle s'inspire des sophistes pour qui la loi, la vérité n'avaient aucun fondement naturel, mais dépendaient de décisions individuelles ou collectives. Elle sera assimilée à celle de l'arbitrarité du signe défendue par Saussure dans son *Cours de linguistique générale* (1916). Faire l'histoire des mots est donc dans cette perspective faire l'inventaire des leurs désignations successives.

Nous voilà devant le dualisme nature/convention (*phusei/nomô*) à propos des noms (*onomai*); deux conceptions du langage s'opposent : d'un côté « [a]vec Héraclite, le terrain est ontologique, le mot est la chose même. [...] Dans la voie du vrai, la parole demande à être reçue comme vraie. Le langage révèle, qui comprend le mot comprend la chose et cela demande à être cru. » (Gigandet, 2014, p. 5) et de l'autre côté « [p]our la sophistique, la maîtrise des mots permet la maîtrise des opinions, ce qui importe, c'est de conclure – vrai ou faux, cela en revanche n'importe pas. » (p. 5)

À la fin du dialogue, Socrate considère deux possibilités pour connaître les choses : soit par leur nom à l'aide de l'étymologie ou encore à partir des choses elles-mêmes, en se passant des noms. J'interpole ici puisque ce n'est pas abordé dans le dialogue, à partir de l'idée de celles-ci, de leur prototype idéalisé. Pour établir quelle est la meilleure façon d'accéder à la connaissance vraie des choses, il compare les noms à une représentation par l'image :





S'il est possible d'apprendre les choses au mieux par les noms, mais s'il est aussi possible de les apprendre par elles-mêmes, laquelle des deux façons d'apprendre sera la plus belle et la plus claire : partant de l'image, l'étudier elle-même en elle-même, en se demandant si elle est ressemblante, et étudier du même coup, la vérité dont elle est l'image, ou bien, partant de la vérité, l'étudier elle-même en elle-même et se demander du même coup si son image a été convenablement exécutée ? (433d-434b) (pp. 186-187).

Ainsi, pour Platon, le langage est un intermédiaire entre le monde sensible soumis à la singularité, à la variation et à l'instabilité de la forme des choses et des êtres et le monde intelligible celui des idées :

Il s'ensuit que le langage est l'ordre de la généralité et non de la particularité. En effet, on ne donne pas un nom particulier à chaque objet. Quand l'esprit nomme, il procède par catégories. Il abstrait des propriétés et les rassemble sous un concept. Le mot ne désigne pas la chose que nous avons sous les yeux, mais son idée. (Boudon, 2019, p. 7)

\*\*\*\*

Un mot sur ma position envers la R-C avant de revenir à l'étymologie. J'ai choisi une position diamétralement opposée à celle de l'idéalisme platonicien et ne pas définir la R-C justement pour préserver la singularité, les variations et l'instabilité des pratiques.

\*\*\*\*

J'ai consulté plusieurs dictionnaires à la recherche d'une définition moderne du mot étymologie et je me suis arrêté à celle du dictionnaire Webster qui m'est apparue la plus complète :

faire l'histoire d'une forme linguistique (telle qu'un mot) en retraçant son développement depuis son apparition la plus ancienne dans la langue où elle se trouve, en retraçant sa transmission d'une langue à une autre, en l'analysant dans ses composantes, en identifiant ses semblables dans d'autres langues ou en la retraçant et ses semblables dans une langue ancestrale à une forme ancestrale commune.<sup>3</sup>

Ainsi faire l'étymologie c'est bien plus que de déterminer les origines grecques ou latines d'en identifier le cas échéant, parfois de façon récursive, les constituantes : racines, préfixe et suffixe, c'est également retracer son parcours historique y compris dans les autres langues, mais c'est surtout d'établir son parcours sémantique et culturel à la fois par des définitions et des usages référencés.

<sup>3</sup> Traduction libre de : « the history of a linguistic form (such as a word) shown by tracing its development since its earliest recorded occurrence in the language where it is found, by tracing its transmission from one language to another, by analyzing it into its component parts, by identifying its cognates in other languages, or by tracing it and its cognates to a common ancestral form in an ancestral language » <https://www.merriam-webster.com/dictionary/etymology> consulté le 2/12/2019





### 3. L'étymologie de méthode

Le mot méthode vient du grec ancien μέθοδος (*methodos*) qui signifie proprement « poursuite » (de...) d'où « recherche » (CRNTL). Ce mot est composé de la racine οδός (*odos*) qui désigne « route, voie, manière de faire quelque chose » (CRNTL) à laquelle est accolé le préfixe μετά (*meta*) qui désigne selon les sources consultées « vers » (CRNTL), « suivant » (Littré)<sup>4</sup>, « qui suit, qui vient après » (Wiktionnaire), cette dernière désignation étant reprise à de nombreuses reprises sans mention de la source. On peut conclure que la méthode serait donc par construction « le chemin [à suivre] pour aller vers [un but] » ou encore « cheminement, poursuite » ou « recherche d'une voie » (Rey, 1998).

À la fin de l'Antiquité et jusqu'à la renaissance, on retrouve le terme *methodos*, latinisé *methodus*, dans le domaine de la médecine. Ainsi on le retrouve dans le titre de l'immense traité médecine écrit par Galien de Pergamme (129- ~216) : *Peri therapeutici methodos* (*De methodo medendi*, De la méthode thérapeutique). Le mot a alors un sens technique, soit les démarches que le médecin doit accomplir devant un symptôme spécifique, comme par exemple la « méthode pour soigner les fièvres ». Par ailleurs à la même époque sont appelés « méthodistes » des médecins, tels Asclépiade de Bithynie, hostiles à l'empirisme, qui conçoivent le corps humain comme composé de corpuscules visibles à la seule raison, circulant dans des canaux théoriques ou « pores » et qui proposent une voie unique pour la guérison de toutes les maladies par ouverture ou contraction des pores des tissus, notamment par les lavements et la saignée. Au moyen âge on retrouve le mot méthode dans le commentaire de Thomas d'Aquin des *Seconds analytiques* d'Aristote :

Le genre humain vit d'art et de raison; le philosophe touche là une propriété qui différencie l'homme de tous les autres animaux. Ces derniers sont poussés à agir par instinct naturel, tandis que lui dirige ses actes conformément au verdict de sa raison. Les différents arts lui servent à accomplir ses actions avec méthode et facilité; un art n'est, en effet rien d'autre qu'une méthode rationnellement établie pour atteindre l'objectif poursuivi, à l'aide de moyens précis. Or, la raison maîtrise non seulement les opérations des facultés qui lui sont soumises, mais encore son acte propre. Il appartient, en effet, aux facultés intellectuelles de pouvoir réfléchir sur elles-mêmes. (2015, p. 46)

Thomas d'Aquin associe l'art à la méthode. Il ne s'agit pas ici de la production des artistes, une acception moderne, mais d'un : « [e]nsemble de moyens, de procédés conscients par lesquels l'homme tend à une certaine fin, cherche à atteindre un certain résultat » (CRNTL), soit l'acception médiévale héritée de l'Antiquité. Il s'agit en fait d'une généralisation de la signification que la méthode avait en médecine. Il associe

---

<sup>4</sup> <https://www.littre.org/definition/methode> (consulté le 4 décembre 2019)



également la conception des méthodes, l'ordonnement des actions à accomplir, à la réflexion et au raisonnement.

Dans les dictionnaires, on trouve les définitions génériques suivantes : « [e]nsemble de procédés raisonnés pour faire quelque chose » (*Le Littré* en ligne) et « ensemble de procédés raisonnés sur lesquels reposent l'enseignement, la pratique d'un art » (Rey, 1998, p. 2119). Dans le domaine de la philosophie, ces définitions deviennent une démarche : « [e]nsemble des procédés rationnels employés à la recherche de la vérité » (*Le Littré* en ligne); dans le domaine de la géométrie, une démonstration : « [e]nsemble de règles au moyen desquelles on résout plusieurs questions du même genre » (*Le Littré* en ligne); et en médecine, un protocole : une « manière particulière d'appliquer une médication » (CRNTL), ou la « succession de médications que l'on emploie pour le traitement d'une maladie » (*Le Littré* en ligne).

La définition générique, appartenant à l'autre champ sémantique, touche à la disposition et à l'organisation : « [a]rrangement régulier, ordre juste et bien ménagé, dans les idées ou dans les choses » (*Le Littré* en ligne), ou « [d]isposition des matières et des pensées dans l'ordre le plus conforme à la raison et le plus propre à faciliter l'intelligence de l'ensemble » (*Dictionnaire de l'Académie française*, en ligne). Elle devient par contre, en lien avec l'apprentissage : « [l]'ordre que l'on suit dans l'étude ou dans l'enseignement d'une science » (*Le Littré* en ligne). Les définitions que l'on retrouve dans les dictionnaires modernes relèvent des mêmes champs sémantiques qui se trouvent confondus dans une même définition : « manière de conduire sa pensée, de penser, de dire ou de faire quelque chose suivant certains principes et avec un certain ordre » (CRNTL).

#### 4. L'étymologie de méthodologie

L'hypothèse la plus plausible concernant le terme *méthodologie* est que, tout comme *psychologie* d'ailleurs, il soit de fabrication récente et issu directement des langues vernaculaires (allemand, anglais), puis qu'il a été l'objet d'une latinisation, le latin étant le langage scientifique ou savant. On retrouve les premières occurrences au 17<sup>e</sup> siècle dans *Methodologia vel tractatus de methodo docendi et disputandi*, le sixième chapitre des écrits philosophiques (1651) d'Abraham Calovi (1612-1686), un théologien luthérien, et dans la quatrième partie, *Psychologia*, du *Scientiarum Omnium Encyclopaedia* (1649) de Johann Heinrich Alsted (1588-1638), un savant protestant calviniste.

Il ne faut pas s'étonner de ne pas retrouver ces mots dans les dictionnaires de grec ancien. Même si ces néologismes sont construits à partir de mots qui existaient en grec ancien, cette idée de développer un discours scientifique sur un objet, que ce soit sur la méthode ou la psychè, à l'aide de la raison et non plus à partir des textes anciens, a été rendue possible par les travaux de Galilée. Si, à la même époque, René Descartes publie en français *Le Discours de la méthode* (1637/1966), le terme *méthodologie* n'apparaît en français qu'en 1829, vraisemblablement emprunté de l'anglais *methodology* (CRNTL). Ce néologisme est composé de deux mots tirés du grec ancien, *methodos* (μέθοδος), qui



désigne la méthode et dont il a abondamment été question dans la précédente section, et *lógos* (λόγος), qui désigne la parole, le discours et qui, par extension, sera utilisé pour désigner également la raison.

Les définitions du terme *méthodologie*, autant dans les dictionnaires français qu'anglais, s'avèrent fidèles à l'esprit qui a présidé à la construction de ce néologisme qui associe méthode et raison. Pour le *Dictionnaire de l'Académie française* (1835), c'est un terme de philosophie : « Science de la méthode en général ou des méthodes particulières de diverses sciences. La méthodologie est une partie de la logique ». Pour *Le Littré* (1880), il s'agit également d'un terme de philosophie : « Traité des méthodes ; art de diriger l'esprit humain dans la recherche de la vérité ». Dans les dictionnaires contemporains, la méthodologie a été dégagée de la philosophie et de la logique pour s'appliquer à toutes les disciplines, en particulier aux disciplines scientifiques, et son domaine a été restreint à l'aspect opératoire : « [e]nsemble des méthodes et des techniques d'un domaine particulier » (*Larousse* en ligne), ou encore « [e]nsemble de règles et de démarches adoptées pour conduire une recherche » (CRNTL). Une définition alternative présente la méthodologie comme une pratique : « Étude systématique, par observation de la pratique scientifique, des principes qui la fondent et des méthodes de recherche utilisées » (*Larousse* en ligne).

##### 5. La différence entre méthode et méthodologie

Une méthode c'est un ensemble d'actions ou d'opérations qui permettent d'atteindre un but ou d'effectuer une tâche donnée. À un niveau plus fin, une méthode c'est le mode d'emploi d'un outil, d'une technique d'application, des étapes à suivre dans une opération pour obtenir un résultat précis et reconnu valable. Le travail intellectuel repose sur la maîtrise d'un certain nombre de méthodes dont voici un inventaire non exhaustif : prendre des notes de lecture, résumer un texte, référer à une source, constituer une bibliographie, etc. Dans la sphère de la recherche qualitative qui se pratique en SHS en raison de la diversité des contextes, des contraintes liées aux disciplines et parfois des inclinaisons personnelles, il faut souvent choisir parmi plusieurs méthodes qui peuvent s'appliquer à un même type de tâche, celle qui nous apparaît la plus appropriée.

Parmi les classes de méthodes qui sont utilisées pour la recherche terrain, il y a celles pour recueillir des informations considérées comme des « données » la plupart du temps à partir d'observation directe ou d'enregistrement de verbalisations lors d'entrevues ou de rencontre de groupe. Il y a également des méthodes pour manipuler et traiter ces données, mais aussi pour les ordonner, les classer en fonction de critères ou catégories tirées d'un cadre théorique. Ces méthodes sont souvent supportées par des applications informatiques telles NVivo<sup>5</sup>. Par ailleurs lorsqu'on est rendu à l'analyse et l'interprétation, les nombreuses méthodes documentées – en un seul ouvrage Paillé

<sup>5</sup> <https://www.qsrinternational.com/nvivo/nvivo-products>



et Mucchielli (2008) en présentent pas moins de six – s'avèrent plus difficile d'application sinon déroutantes parce qu'elles comportent pas tant des actions ou opérations à appliquer que des principes généraux relatifs à des visions du monde, à des paradigmes, laissant au chercheur le soin et la responsabilité de l'interprétation, de la production du sens et ultimement de la connaissance.

La méthodologie peut être vue comme une méta-méthode ou encore une méthode d'un niveau plus élevé sur l'un ou l'autre des plans suivants : comment faire une recherche, un mémoire ou une thèse ou encore les aspects ontologique et épistémologique de la posture adoptée ce qui renvoie aux fameux paradigmes. Sur un autre plan, la méthodologie renvoie à l'assemblage des différentes méthodes qui seront ou ont été mobilisées dans la réalisation de la recherche, assemblage qui doit être pertinent, conséquent et cohérent. Je présente brièvement chacun de ces trois types de méthodologies en faisant ressortir les enjeux.

La méthodologie de la recherche vient encadrer les différentes étapes de sa réalisation. La première étape est l'identification, la délimitation de l'objet de recherche. Cet objet peut être soit concret, un phénomène qui a cours dans le monde, ou encore abstrait, un manque ou une contradiction dans la littérature scientifique ou un écart entre la réalité observée ou encore expérimentée et ce qui est dit dans la littérature. Contrairement à une vision linéaire du cheminement de la recherche, l'objet est une construction rationalisée par le chercheur, non un problème qui serait déjà donné et qu'il s'agit de résoudre. L'objet de recherche est donc construit par étapes au gré d'allers et retours, soit entre le terrain et la littérature scientifique sur la question, soit entre différentes théories de telle manière que la définition de l'objet évolue graduellement jusqu'à sa formulation définitive. Il se peut que l'objet de recherche soit modifié ou encore remplacé si par exemple les données s'avèrent inaccessibles pour faire la recherche, soit parce que le coût et l'effort demandés sont prohibitifs soit parce que se posent des questions éthiques insurmontables, etc.

Une fois l'objet de recherche circonscrit, celui-ci sera l'objet d'un questionnement, c'est la construction de la problématique qui est à la fois difficile et important. La difficulté c'est qu'elle est particulière étant donné que la recherche doit être originale tout en étant liée aux intérêts particuliers du chercheur non seulement sur le plan épistémologique, mais aussi politique. Ainsi tous les conseils, procéduriers ne peuvent qu'être généraux ou, au mieux, adaptés à un type de recherche ou encore à une discipline. L'enjeu est important, car c'est à cette étape que sont déterminées les orientations de la recherche desquelles dépendent toutes les étapes subséquentes. Problématiser c'est mettre en perspective les problèmes qui sont à la base de l'objet de recherche en faisant converger une description empirique du contexte obtenue par une pré enquête ou encore des expérimentations, des savoirs provenant de la recherche documentaire et une connaissance des recherches antérieures dont on veut valider ou préciser les résultats ou proposer un modèle plus complet ou encore alternatif. Les enjeux consistent à dégager les tensions entre diverses approches possibles de la réalité ou du domaine théorique étudié, à expliciter les enjeux et les paradoxes qui émergent de la revue de littérature.



L'étape qui suit ou précède la construction de la problématique selon le type d'objet est la constitution d'un cadre de référence théorique. Ce cadre de référence théorique aura un rôle différent selon le paradigme dans lequel le chercheur inscrit sa démarche de recherche. C'est le deuxième aspect de la méthodologie que je vais aborder une fois les composantes décrites. Ainsi, dans une perspective postpositiviste qui vise à produire des connaissances vraies à propos de l'objet de recherche, le cadre de référence théorique servira, d'une part, à fournir une définition de l'objet de recherche ainsi que, le cas échéant, de ses constituantes si un découpage a été réalisé conformément à la deuxième règle énoncée par Descartes et, d'autre part, à produire une grille de catégories qui sera projetée sur les données préalablement découpées en segment en fonction des thématiques abordées. Par la suite ce sont la distribution et la fréquence des catégories réalisées qui seront objet de l'analyse. Dans une perspective constructiviste dont le but est essentiellement de produire une interprétation, le cadre de référence théorique sera plutôt considéré comme « une carte provisoire du territoire, composée de connaissances générales à propos du phénomène qu'il s'apprête à étudier, ainsi que des repères interprétatifs » (Mucchielli, 2005, p. 29). Pierre Paillé rappelle que :

[...] l'activité interprétative résiste toujours à sa réduction à des méthodes. Elle implique d'entrer dans une relation renouvelée avec l'objet d'étude, laquelle met en présence des univers incarnés par des acteurs et des chercheurs au service d'une compréhension toujours en train de se faire. Cette transaction autour du sens résistera toujours à sa codification autour de critères de scientificité. (2011, p. 7).

Parfois les concepts choisis pour faire partie du cadre de référence théorique peuvent s'avérer incomplets ou inadaptés à l'objet de recherche, obligeant le chercheur à modifier celui-ci ou à choisir éventuellement d'autres concepts.

La dernière étape qui précède la recherche proprement dite, le terrain dans la plupart des cas, c'est le design ou plan de recherche. Elle donne lieu à un chapitre sinon à une section de la thèse du mémoire ou du rapport de recherche intitulé « méthodologie ». Le chercheur y détaille les méthodes qu'il compte utiliser pour collecter l'information recherchée. Il doit préciser la nature des informations à collecter, leur mode, qualitatif et / ou quantitatif et leur origine. Il doit aussi préciser ses choix d'échantillon, la nature des questions posées, etc. Il doit également identifier la méthode d'analyse des données qui sera utilisée. Il doit également spécifier comment il entend mettre en œuvre la stratégie de recherche et l'instrumentation de celle-ci. Une méthodologie particulière, la théorisation ancrée (*grounded theory*), que je mobiliserai dans le récit de pratique, a ceci de particulier qu'elle implique de ne pas construire un cadre de référence théorique préalable, les connaissances seront produites par induction lors du traitement et de l'analyse des informations récoltées sur le terrain.

Ainsi, bien que son caractère prescriptif – ce qu'il faut faire – sinon procédural – comment le faire – soit prépondérant, la méthodologie ainsi que les méthodes reposent sur des présupposés qu'il est essentiel à la fois de saisir en tant que chercheur et de rendre explicites dans son exposé du design ou plan de sa recherche. Ces présupposés



sont liés à des façons de saisir la réalité les phénomènes, le monde et la réalité – le niveau ontologique – ainsi que des modalités qui en découlent régissant la connaissance à leur propos – le niveau épistémologique – les modes d'accès, d'organisation et d'exposition des connaissances. Ces différentes façons sont nommées « paradigmes » en référence à Thomas Kuhn qui utilise ce terme dans la sphère des sciences (1962/1983) pour désigner, et je m'excuse de la simplification à outrance, car pas moins de 21 significations ont été répertoriées (Masterman, 1970), une manière de faire de la recherche scientifique. Mais contrairement aux paradigmes de la sphère des sciences qui se succèdent et sont incommensurables c'est-à-dire « [q]ui sont sans rapport entre elles, sont de nature différente, ne peuvent être comparées ou assimilées. » (CRNTL), les paradigmes de la sphère des SHS coexistent et même, sous certaines conditions, peuvent être assemblées au sein de design méthodologique.

Le concept de paradigme a été mobilisé dans les ouvrages de méthodologie en SHS d'abord par Egon Guba pour nommer et caractériser les différentes approches méthodologiques en fonctions de leur appartenance ontologique et épistémologique. Il choisit de ne pas définir ce concept de façon trop restrictive :

Je crois qu'il est important de ne pas problématiser le terme, il sera alors possible de le remodeler à mesure que notre compréhension de ses nombreuses implications s'améliore. [...] Je n'utiliserai donc le terme dans ce chapitre que dans son sens le plus commun ou générique : un ensemble de croyances de base qui guide l'action<sup>6</sup> (1994, p. 17)

Il propose un « dialogue » des paradigmes, nommément le positivisme, le postpositivisme, la théorie critique et le constructivisme en lieu et place de déterminer lequel est le meilleur :

Je suis d'avis qu'une lutte pour la primauté n'est pas pertinente. [...] Chacun est une alternative qui mérite [...] d'être considérée. Le dialogue n'est pas de déterminer quel paradigme doit finalement l'emporter. Il s'agit plutôt de nous élever à un niveau où tous ces paradigmes seront remplacés par un autre paradigme dont nous ne pouvons voir aujourd'hui les contours que vaguement, sinon pas du tout.<sup>7</sup> (p. 27)

L'avenir lui donnera raison puisque de nouveaux paradigmes ne cessent de s'ajouter à la liste précédente, dont les paradigmes poststructuraliste, postmoderne et même postqualitatif. Mon but n'est pas de passer en revue chacun de ceux-ci, je le ferai plutôt de façon circonstancielle lorsque je les mentionnerai dans les différentes sections de ce texte. Pour avoir une vue synoptique et historique des différents paradigmes, je

<sup>6</sup> Traduction libre de : « I believe that it is important to leave the term in such a problematic limbo, because it is then possible to reshape it as our understanding of its many implications improves. [...] Thus I will use the term in this chapter only in its most common or generic sense: a basic set of beliefs that guides action. »

<sup>7</sup> Traduction libre de : « It is my own position that a struggle for primacy is irrelevant. [...] Each is an alternative that deserves [...] to be considered. The dialog is not to determine which paradigm is, finally, to win out. Rather, it is to take us to another level at which all of these paradigms will be replaced by yet another paradigm whose outlines we can see now but dimly, if at all.



recommande de consulter les différentes versions du texte de Egon Guba et Yvonna Lincoln intitulé d'abord *Competing paradigms in qualitative research* (1994) révisé et renommé *Paradigmatic controversies, contradictions, and emerging confluences* (2005) et encore révisé (2011).

Pour François Dépelteau, les recherches en SHS malgré les efforts d'explicitation de la méthodologie utilisée

conservent toujours une part d'indétermination, d'imprécision et d'improvisation. Or cette indétermination de la recherche en sciences humaines s'avère présentement incontournable, car elle dérive des débats épistémologiques, méthodologiques et théoriques qui marquent profondément les sciences humaines (Dépelteau, 2000, p. 14)

Si je partage le même constat que Dépelteau, je ne suis pas d'accord sur l'évaluation qu'il fait de la recherche produite parce qu'il la juge à l'étalon de la recherche scientifique. Un peu plus loin dans cette section, je vais exposer les critiques qui sont faites au concept-même de méthodologie, critiques qui ont été d'abord faites de la recherche scientifique pour être par la suite étendue à la recherche en SHS. Dans l'enseignement de la méthodologie, le plus important n'est pas tant la maîtrise des différentes méthodes de recherche que la compréhension que les méthodologies sont conditionnées de bout en bout par le paradigme qui les sous-tend : le choix des objets de recherche, la problématisation, le cadre de référence théorique, le choix des instruments de collecte de données, des procédures d'analyse et la nature ainsi que la validité des connaissances que l'on en tire.

#### 6. *Le bricolage des méthodes*<sup>8</sup>

Un retour sur l'étymologie s'impose. La littérature sur la méthodologie, tant les manuels généraux à l'usage des étudiants que les articles scientifiques qui traitent de méthodes spécifiques, dans une très large mesure indiquent le parcours à suivre, le bon chemin, en proposant soit des procédures d'analyse fortement standardisées, soit des paradigmes, laissant de côté l'autre aspect très important qui est de comment faire son propre chemin en fonction des contraintes imposées par l'objet de recherche et par les particularités du terrain, et aussi en fonction de nos inclinaisons personnelles : notre subjectivité, notre corps, nos affects, notre engagement citoyen, etc. Parmi les quelques exceptions à cette conception normative de la méthodologie que j'ai relevées, il y a les contributions qui mettent de l'avant le concept de « bricolage » méthodologique.

Denzin et Lincoln (1994/2011), dans l'introduction à leur important ouvrage consacré aux recherches qualitatives, reprennent le terme français *bricoleur* pour désigner le chercheur qualitatif et le terme *bricolage* pour désigner l'assemblage produit pour s'adapter à une situation complexe. Ils mentionnent l'utilisation de cette notion par Claude Lévi-Straus (1908-2009) dans *La Pensée sauvage* (Lévi-Strauss, 1962, pp. 26-33) à

---

<sup>8</sup> Reprise du texte : *Méthodologie de la recherche-crédation : Méthodologie*

[http://lcpaquin.com/methoRC/MethoRC\\_methodologie.pdf](http://lcpaquin.com/methoRC/MethoRC_methodologie.pdf)



Cette version, datée 20/12/27, est mise à disposition par Louis-Claude Paquin selon les termes de la licence *Creative Commons* 4.0 : Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification.



propos de la fabrication des mythes par les populations dites « primitives », à la fois par opposition à la sophistication de l'ingénierie et dans le sens d'un recyclage des matériaux, constamment réutilisés pour fabriquer de nouveaux mythes. Sans ici souscrire à la thèse évolutionniste sous-jacente qui apparaît discutable, l'intuition initiale du primat de la construction opportuniste en fonction de la conjoncture qui ne résulte pas d'un protocole suivant des étapes et des opérations bien établies, mais qui émerge d'une suite d'essais-erreurs, convient bien à la construction d'une méthodologie adaptée au terrain. Denzin et Lincoln soulignent également l'influence de Michel de Certeau (1980) qui, pour comprendre l'invention du quotidien, « l'obscur entrelacs des conduites journalières » par l'homme ordinaire, propose des catégories analytiques hors des dogmes de la tradition de la recherche, parmi lesquelles on retrouve l'altération, le détournement, le bricolage et l'interstice. De Certeau met ainsi en lumière les ruses, les astuces et les tactiques de résistance, le détournement des objets et des codes ainsi que la réappropriation de l'usage de la société de consommation.

Le chercheur bricoleur, selon Denzin et Lincoln (1994-2011), effectue un grand nombre de tâches différentes, allant de l'entrevue à l'introspection ; il navigue entre les perspectives et les paradigmes qui sont en compétition et se chevauchent ; il comprend que la recherche est un processus interactif tributaire de son histoire personnelle, de son genre, de sa classe sociale, de sa race, de son ethnicité et des caractéristiques de ceux qui sont objet de la recherche.

Le terme *bricolage* sera repris dans le titre de plusieurs ouvrages, entre autres dans les articles « Plaidoyer pour le bricolage et l'enracinement des méthodes d'enquête dans le terrain » de Virginie (Waechter-Larrondo, 2005), « Un bricolage méthodologique à la croisée des disciplines » (Croguennec, 2010) et « Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie ? » d'Emmanuelle (Petit, 2010). En langue anglaise, on retrouve sensiblement la même idée, par exemple dans l'ouvrage *Crafting Qualitative Research: Working in the Postpositivist Traditions* (Prasad, 2005).

L'utilisation de ce terme, qui se veut provocateur en regard de la rigueur, voire de la rigidité héritée des sciences, signifie à la fois une hétérogénéité des méthodologies et une adaptation de celles-ci à la spécificité de question de recherche et du terrain :

On voit généralement dans ce principe un moyen de multiplier les angles d'analyse pour appréhender un même objet par croisement de regards pluriels. Par-delà cet effet d'enrichissement de l'analyse, les configurations méthodologiques composites ont selon moi une fonction plus essentielle encore : rendre intelligible la réalité concrète d'un objet (Waechter-Larrondo, 2005).

Le terme *bricolage* a une double acception, celle de processus et de résultat de ce processus. En tant que processus, il est caractérisé par des allers-retours mettant en interaction les particularités du terrain, les concepts et les théories identifiés lors de la revue de littérature, la question de recherche et les différentes méthodologies. L'enjeu est de se dégager et de conserver une marge de manœuvre suffisante pour combiner



les méthodologies et l'ajustement de chacune de leurs composantes aux spécificités de l'objet et du terrain. Une forme de réversibilité des choix doit être possible pour modifier le modèle en construction à la suite de la découverte de contraintes ou de particularités imprévues suivant une pré-enquête, ou une autre forme de simulation qui vise une mise en action de la recherche sur une portion réduite, mais représentative du terrain.

### 7. *La critique des méthodes*

Si l'importance des méthodes de recherche fait consensus dans les institutions universitaires, celles-ci ne sont pas sans susciter des critiques qui parfois peuvent être virulentes. Le premier nom qui vient en tête est celui de Paul Feyerabend auteur du célèbre ouvrage intitulé *Contre la méthode Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance* (1975/1993) qui s'est attaqué à la recherche scientifique de façon frontale :

Il est donc clair que l'idée d'une méthode fixe, ou d'une théorie fixe de la rationalité, repose sur une vision trop naïve de l'homme et de son environnement social. A ceux qui regardent le riche matériel fourni par l'histoire, et qui n'ont pas l'intention de l'appauvrir pour satisfaire leurs instincts inférieurs, leur soif de sécurité intellectuelle sous la forme de clarté, de précision, d'« objectivité », de « vérité », il apparaîtra clairement qu'il n'y a qu'un seul principe qui puisse être défendu en toutes circonstances et à toutes les étapes du développement humain. C'est le principe : tout est bon.<sup>9</sup> (p. 20)

Il ne se contente pas d'affirmer qu'il n'y a pas de méthode scientifique universelle, il rejette tout dogmatisme méthodologique au profit d'un « pluralisme méthodologique » (p. 21), ce lui vaudra d'être accusé de relativisme la « position absurde qui consiste à affirmer que tout est également vrai absolu, que tout jugement, éthique, politique, social ou cognitif, dépend de la culture dans laquelle il se situe », posant « ainsi les cultures comme absolues » (Gautero, 2002, p. 66). Il est relativiste en ce qu'il « ne croit pas à l'existence de la bonne solution, unique, indépendante du contexte » (p. 64), c'est-à-dire qu'il considère qu'il peut exister plusieurs vérités éventuellement incompatibles. (Gautero, 2007)

Il réfute le progrès de la connaissance scientifique, constate que les théories sont souvent incompatibles entre elles et considère celles-ci comme un instrument de connaissance du réel parmi d'autres descriptions du monde radicalement différentes comme la mythologie et autres grands récits, ce qui l'amène à réhabiliter l'imagination :

---

<sup>9</sup> Traduction libre de : « It is clear, then, that the idea of a fixed method, or of a fixed theory of rationality, rests on too naïve a view of man and his social surroundings. To those who look at the rich material provided by history, and who are not intent on impoverishing it in order to please their lower instincts, their craving for intellectual security in the form of clarity, precision, 'objectivity', 'truth', it will become clear that there is only one principle that can be defended under all circumstances and in all stages of human development. It is the principle: anything goes. »



La connaissance ainsi conçue n'est pas une série de théories cohérentes qui convergent vers une vision idéale ; ce n'est pas une approche graduelle de la vérité. C'est plutôt un océan de plus en plus grand d'alternatives mutuellement incompatibles, chaque théorie unique, chaque conte de fées, chaque mythe qui fait partie de la collection forçant les autres à plus d'imagination et tous contribuent, par ce processus de compétition, au développement de notre conscience. Rien n'est jamais réglé, aucune vue ne peut jamais être omise d'une vue globale compte.<sup>10</sup> (p. 21)

Précurseur du courant post-qualitatif dont je vais parler plus loin, Feyerabend énonce que théorie et expérience ne sont pas indépendantes liées par des règles de correspondance, mais qu'elles forment un tout ainsi les théories influencent l'interprétation des phénomènes observés :

les rapports d'observation, les résultats expérimentaux, les déclarations « factuelles », contiennent soit des suppositions théoriques, soit les affirment par la manière dont elles sont utilisées.<sup>11</sup> (p. 22)

Déjà dans sa thèse soutenue en 1951, il affirmait que les mots qui sont utilisés pour décrire une observation dépendent des théories qui nous guident :

L'interprétation d'un langage d'observation est déterminée par les théories que nous employons pour expliquer ce que nous observons, et elle change dès que changent ces théories<sup>12</sup> » (1981, p. 31)

La deuxième critique des méthodes en SHS cette fois est celle de John Law auteur d'un ouvrage intitulé *After method Mess in social science research* (2004) qui a somme toute eu peu d'écho dans le monde francophone de la méthodologie dont je présente brièvement l'argumentaire exposé dans l'introduction de l'ouvrage dont je recommande sans réserve la lecture. Sa critique des méthodes en SHS est à l'effet que lorsqu'elles cherchent à décrire des « phénomènes qui présentent de la confusion, de la dispersion et du désordre [...] elles produisent un gâchis »<sup>13</sup> (p. 2) Sa prémisse ontologique est qu'une bonne partie du monde est :

<sup>10</sup> Traduction libre de : « Knowledge so conceived is not a series of selfconsistent theories that converges towards an ideal view; it is not a gradual approach to the truth. It is rather an ever increasing ocean of mutually incompatible alternatives, each single theory, each fairy-tale, each myth that is part of the collection forcing the others into greater articulation and all of them contributing, via this process of competition, to the development of our consciousness. Nothing is ever settled, no view can ever be omitted from a comprehensive account. »

<sup>11</sup> Traduction libre de : « observational reports, experimental results, 'factual' statements, either contain theoretical assumptions or assert them by the manner in which they are used. »

<sup>12</sup> Traduction libre de : « the interpretation of an observation language is determined by the theories which we use to explain what we observe, and it changes as soon as those theories change. »

<sup>13</sup> Traduction libre de : « when social science tries to describe things that are complex, diffuse and messy [...] it tends to make a mess of it. »



vague, diffuse ou non spécifique, glissante, émotionnelle, éphémère, insaisissable ou indistincte, changeante comme un kaléidoscope, ou résistante à la modélisation<sup>14</sup> (p. 2)

alors que les présupposés sur lesquels repose les méthodes de recherche est que :

le monde doit à juste titre être compris comme un ensemble de processus assez spécifiques, déterminés et plus ou moins identifiables<sup>15</sup> (p. 5)

et que ces processus précis sont là et attendent d'être découverts.<sup>16</sup> (p. 6) Il s'inspire des travaux récents en dans la discipline appelée sciences, technologies et société, (STS), notamment ceux de Bruno Latour, dont la posture est résolument constructiviste pour souligner le caractère construit des connaissances produites par la recherche :

la science est un ensemble de pratiques qui sont façonnées par leur contexte historique, organisationnel et social. Il soutient en outre que le savoir scientifique est quelque chose qui se construit à l'intérieur de ces pratiques.<sup>17</sup> (p. 8, c'est moi qui souligne)

En clair cela signifie que « les méthodes tendent à produire la réalité qu'elles décrivent »<sup>18</sup> (p. 5)

Il déplore que les méthodes de recherche n'arrivent pas à saisir certaines « textures » du monde parmi lesquelles on retrouve :

Les douleurs et les plaisirs, les espoirs et les horreurs, les intuitions et les appréhensions, les pertes et les rédemptions, les lieux communs et les visions, les anges et les démons, les choses qui glissent et qui s'échappent ou qui apparaissent et disparaissent, changent de forme ou n'ont pas beaucoup de forme, les choses imprédictibles.<sup>19</sup> (p. 2)

Pour appréhender les désordres de la réalité, il propose un changement radical de notre façon de penser de notre rapport à la connaissance et à recourir à des méthodes inédites :

si nous voulons penser aux désordres de la réalité, nous allons devoir apprendre à penser, à pratiquer, à nous relier et à connaître de nouvelles façons. Nous

<sup>14</sup> Traduction libre de : « If much of the world is vague, diffuse or unspecific, slippery, emotional, ephemeral, elusive or indistinct, changes like a kaleidoscope, or doesn't really have much of a pattern at all »

<sup>15</sup> Traduction libre de : « the world is properly to be understood as a set of fairly specific, determinate, and more or less identifiable processes. »

<sup>16</sup> Traduction libre de : « that there are definite processes out there that are waiting to be discovered. »

<sup>17</sup> Traduction libre de : « science is a set of practices that are shaped by their historical, organisational and social context. It further argues that scientific knowledge is something that is constructed within those practices. »

<sup>18</sup> Traduction libre de : « methods tend to produce the reality they describe »

<sup>19</sup> Traduction libre de : « Pains and pleasures, hopes and horrors, intuitions and apprehensions, losses and redemptions, mundanities and visions, angels and demons, things that slip and slide, or appear and disappear, change shape or don't have much form at all, unpredictabilities »



devrons apprendre à connaître certaines des réalités du monde à l'aide de méthodes inhabituelles ou inconnues en sciences sociales.<sup>20</sup> (p. 2)

Parmi ces nouveaux modes de connaissance, il mentionne la connaissance incarnée et particulièrement par les sensations et les émotions :

connaître par la faim, les goûts, les malaises ou les douleurs de notre corps [...] connaître à travers des émotions « privées » qui nous ouvre à des mondes de sensibilités, de passions, d'intuitions, de peurs et de trahisons.<sup>21</sup> (p. 3)

Pour ce qui est des méthodes, le monde universitaire doit penser d'autres métaphores pour ses activités, en imaginer de nouvelles.<sup>22</sup> (p. 3) parmi lesquelles se trouvent les approches performatives qui mobilisent la poésie ou le récit, des méthodes « répondant de manière créative à un monde qui est considéré comme composé d'un excès de forces et de relations génératrices. »<sup>23</sup> (p. 9) conformément à l'ontologie poststructuraliste, particulièrement formulée par Gilles Deleuze et Félix Guattari, entre autres dans leur ouvrage *Mille plateaux* (1980) que j'ai déjà invoqué pour justifier mon écriture d'inspiration rhizomatique.

Il serait certes intéressant, mais beaucoup trop long de reprendre pas à pas le déploiement de la pensée de John Law sur cet « après » de la méthode, je poursuivrai donc cette revue des critiques de la méthode en énonçant les principales crises qui ont successivement secoué les méthodes de recherches en SHS et les alternatives qui en ont émergé. Pour ce faire, je prends appui sur Norman Denzin et Yvonna Lincoln qui, dans un texte intitulé *The Discipline and Practice of Qualitative Research* (2005) synthétisent l'historique, les enjeux et la pratique de la recherche qualitative. Ils présentent la « triple crise de la représentation, de la légitimation et de la praxis » (p. 17) que l'on retrouve dans les discours du poststructuralisme et du postmodernisme.

La crise de la représentation problématise non seulement la capacité des chercheurs à saisir directement l'expérience vécue en raison de leur subjectivité, de leur situation sociale, de genre et de race, mais également la capacité de l'écriture scientifique d'en rendre compte :

Il n'y a pas de lien direct et immédiat entre les inscriptions d'un *texte* particulier et le monde « réel » de l'expérience. Il n'y a pas de référents du monde réel (l'« expérience » n'est pas un objet) qui permettraient au langage des comptes-

<sup>20</sup> Traduction libre de : « if we want to think about the messes of reality at all then we're going to have to teach ourselves to think, to practise, to relate, and to know in new ways. We will need to teach ourselves to know some of the realities of the world using methods unusual to or unknown in social science. »

<sup>21</sup> Traduction libre de : « Perhaps we will need to know them through the hungers, tastes, discomforts, or pains of our bodies. These would be forms of knowing as embodiment. Perhaps we will need to know them through 'private' emotions that open us to worlds of sensibilities, passions, intuitions, fears and betrayals. »

<sup>22</sup> Adaptation libre de : « Perhaps the academy needs to think of other metaphors for its activities – or imagine other activities. »

<sup>23</sup> Traduction libre de : « responding creatively to a world that is taken to be composed of an excess of generative forces and relations. »



rendus descriptifs et explicatifs de cartographier l'action humaine par et en fonction desquels [ces productions langagières] puissent être jugées. De plus, toutes les tentatives de description et d'explication sont toujours, au mieux, incomplètes, réductrices, insuffisantes et, au pire, trompeuses, perverse, frauduleuse et mensongère. Textes (comptes-rendus, représentations, interprétations) ne se réfèrent qu'à d'autres textes ; la langue de représentation est seulement rhétorique.<sup>24</sup> (Schwandt, 2007, p. 48)

Je détecte dans cette citation l'influence de la critique de Derrida du logocentrisme qu'il s'efforce de déconstruire : « Le logocentrisme structure tout comme un langage - sauf ce qui, arbitraire et violent comme un cri informe, n'a rien à voir avec lui. » (Derrida, 1978, p. 199) Maggie MacLure pousse encore plus loin la crise de la représentation en affirmant que « [l]e langage n'est plus considéré comme représentant ou reflétant une réalité préexistante, mais il est inextricablement impliqué dans la fabrication des réalités. »<sup>25</sup> (2014, p. 167) position que l'on retrouvait déjà chez John Law.

Patricia Clough propose comme solution à cette crise de la représentation une « écriture expérimentale, c'est-à-dire une conscience de soi lors de l'écriture »<sup>26</sup> (1998, p. 136) Elle s'inscrit dans le courant des écritures sensibles, incarnées, du recours à la poésie, à la fiction pour rendre compte des résultats de la recherche. Au lieu de gommer toute trace de sa subjectivité dans la recherche,

le chercheur prend une place de choix, il doit prendre en compte sa présence physique, psychologique, spirituelle et émotionnelle dans le processus de recherche. (Anadón, 2006, p. 14)

La crise de la légitimation problématise les critères d'évaluation de la recherche et remet en question les notions de « validité, de généralisabilité et de fiabilité »<sup>27</sup>. (Denzin et Lincoln, 2005, p. 19) D'une part, contrairement au paradigme positiviste où celui qui fait l'étude et l'objet de son étude sont tenus pour distincts et dans la mesure où il utilise les méthodes appropriées, la connaissance qu'il produit sera vraie, dans un paradigme constructiviste les observations sont chargées de théorie, de valeur et de biais, et le chercheur et son objet de recherche étant inextricablement entremêlés, la légitimation repose sur la capacité de conviction de celui-ci. D'autre part, cette crise découle de la précédente soit qu'il n'est pas possible de saisir la vie « réelle » et d'en faire un compte rendu authentique et valide avec le langage :

<sup>24</sup> Traduction libre de : « There is no direct, unmediated link between the inscriptions of any particular text and the 'real' world of experience. There are no real world referents (no such thing as 'experience' as an object) to which the language of descriptive and explanatory accounts of human action can be mapped and against which it can be judged. Moreover, all attempts to describe and explain are always, at best, incomplete, reductive, and insufficient and, at worst, misleading, perverse, fraudulent, and deceptive. Texts (accounts, representations, interpretations) refer only to other texts; the language of representation is only rhetoric. »

<sup>25</sup> Traduction libre de : « language is no longer held to represent or reflect a pre-existing reality, but is inextricably implicated in the fabrication of realities. »

<sup>26</sup> Traduction libre de : « experimental writing, that is a self consciousness about writing »

<sup>27</sup> Traduction libre de : « validity, generalizability, and reliability »



Pour l'ethnographe postmoderne, il n'existe pas de compte rendu « réel » du mode de vie des autres : tous les comptes rendus sont contestables, partiels, incomplets, écrits d'un point de vue particulier, présentent un intérêt particulier, etc. Toute affirmation selon laquelle un compte rendu textuel particulier est une représentation valide (un rendu fidèle et exact) des mondes de vie d'autrui n'est rien de plus qu'un effort de la part de l'auteur pour convaincre le lecteur que son compte rendu fait autorité. Ainsi, les préoccupations traditionnelles sur la validité sont remplacées par des préoccupations sur la manière dont un texte cherche à se légitimer - comment l'autorité du texte est établie.<sup>28</sup> (Schwandt, 2007, p. 47)

Parmi les solutions proposées, il y a la démonstration rigoureuse de l'adéquation de la méthode mobilisée avec le projet de recherche poursuivi et l'explicitation fine du processus suivi, c'est la descriptibilité. Une autre solution est de modifier l'écriture des comptes rendus d'expérience en rendant visible le processus d'inscription ou encore en intégrant d'autres voix que celles du chercheur :

décentrer sa propre autorité, à rendre plus visibles les façons dont le texte produit une inscription particulière de la réalité, et à disperser ou partager l'autorité d'un compte rendu textuel en recourant davantage à des formes textuelles dialogiques et polyvocales.<sup>29</sup> (p. 47)

La troisième crise est celle de la praxis est celle où le chercheur se demande comment il peut apporter des changements dans le monde au-delà de produire des textes, des comptes rendus publiés dans des revues savantes destinées à des pairs. Parmi les solutions proposées, il y a l'implication dans l'action sociale, entreprendre des recherches engagées et politiquement orientées, il y a aussi de rendre la recherche participative :

La recherche doit donner la voix aux différents participants. Elle doit assurer que les différents points de vue soient exprimés et produire des effets permettant aux participants d'élargir leurs points de vue, de mieux se connaître et de développer le sentiment de pouvoir agir sur soi et sur le monde. (Anadón, 2006, p. 13)

Un tel type de recherche s'évalue plus selon des critères d'ordre relationnel et éthique que des critères traditionnels de la recherche :

<sup>28</sup> Traduction libre de : « For the postmodern ethnographer, there is no such thing as a 'real' account of the way of life of others—all accounts are contested, partial, incomplete, written from some particular standpoint, advance some particular interest, and so on. Any claim that a particular textual account is a valid representation (a faithful, accurate rendering) of others' life worlds is nothing more than an effort on the part of the author to persuade the reader that the author's account is authoritative. Thus, traditional concerns with validity are replaced by concerns with how a text seeks to legitimate itself—how the authority of the text is established. »

<sup>29</sup> Traduction libre de : « to decenter his or her own authority, to render more visible the ways in which the text produces a particular inscription of reality, and to disperse or share the authoritativeness of a textual account by featuring more dialogic and polyvocal textual forms. »



il s'agit d'un glissement, car il y a passage des critères scientifiques vers des critères d'ordre éthique où ce qui est pris en compte est le rapport à l'Autre, le respect de son point de vue, son inclusion dans le processus de recherche ainsi que le souci que la recherche donne des retombées positives pour le milieu et qu'elle stimule les participants à poursuivre la démarche initiée par la recherche. (p. 13)

Parmi les types de recherches participatives, on retrouve la recherche-action, la recherche intervention et la recherche collaborative qui se distinguent par des différences de statut des chercheurs et des participants ainsi que le but poursuivi : prise de conscience, capacitation (*empowerment*), transformation.

#### 8. *Les recherches post qualitatives*

Les contestations actuelles des méthodes et méthodologies se retrouvent sous le vocable de recherche post qualitatives. Loin de constituer un paradigme, il s'agit d'un foisonnement de contributions inspirées du poststructuralisme et du nouveau matérialisme. Elizabeth St. Pierre revendique l'invention de ce terme<sup>30</sup> dans un chapitre de la quatrième édition du *SAGE Handbook of Qualitative Inquiry* (2011) (St. Pierre, Elizabeth A., 2018, p. 3) Après que le terme ait été repris par de nombreuses auteurs sur près d'une décennie dans des contestations des méthodologies qualitatives, elle en réfute l'existence en raison de l'ontologie de l'immanence qui sous-tend cette posture à savoir que cette recherche est essentiellement toujours en devenir :

La recherche post-qualitative n'est jamais. Elle n'a aucune substance, aucune essence, aucune existence, aucune présence, aucune stabilité, aucune structure. Son temps est le temps d'Éon – le pas encore, le encore à venir. Elle suppose une ontologie de l'immanence et est toujours en devenir.<sup>31</sup> (p. 9)

Donc, a fortiori, comme elle n'existe pas sous une forme stable, la recherche post qualitative ne peut être assujettie à une quelconque méthodologie au sens défini plus haut dans ce texte :

Parce qu'elle est toujours immanente et expérimentale, la recherche post qualitative ne peut être une nouvelle méthodologie de recherche en sciences sociales qui peut être enseignée et apprise. [elle] est différente chaque fois qu'elle apparaît produite par différentes forces contingentes et imprévisibles dans l'expérimentation du réel ; c'est-à-dire que les conditions de son émergence ne peuvent être répétées parce qu'elles disparaissent immédiatement, et ce que "fait" un chercheur post qualitatif ne peut servir de modèle aux autres. Pour cette raison - et je veux être parfaitement claire ici - *il ne peut y avoir de méthodologie ou de méthodes de recherche post qualitatives, de devis de recherche post qualitatifs, de pratiques de recherche post*

<sup>30</sup> Traduction libre de : « I "invented" post qualitative inquiry in 2010 as I wrote a chapter for the fourth edition of the *SAGE Handbook of Qualitative Inquiry* ».

<sup>31</sup> Traduction libre de : « Post qualitative inquiry never is. It has no substance, no essence, no existence, no presence, no stability, no structure. Its time is the time of Aeon—the not-yet, the yet-to-come. It presumes an ontology of immanence and is always becoming. »





*qualitatives, de données post qualitatives ou de méthodes de collecte ou d'analyse de données, de représentations d'un monde "vécu" stable et sensoriel, de résultats post-qualitatifs, de rapports de recherche post qualitatifs parce que, là encore, la recherche post qualitative n'est jamais stabilisée.*<sup>32</sup> (p. 10; l'italique est de l'auteur)

Il s'agit là d'une position radicale de rejet, voire de négation, non seulement de toute méthode, mais également de pratiques préexistantes :

si la recherche post qualitative n'existe pas, mais est immanente, il n'y a rien "à appliquer". Et, si il n'y a pas de méthodes ou de pratiques de recherche post qualitatives préexistantes, il n'y a rien de particulier à "faire".<sup>33</sup> (p. 11)

Moins radicale, Patti Lather, s'inspirant également du devenir deleuzien, parle plutôt de production différente de connaissances différentes par une méthodologie à venir :

[les chercheurs] imaginent et réalisent une recherche qui pourrait produire des connaissances différentes et produire des connaissances différemment. Une recherche qui ne peut pas être décrite soigneusement dans les articles ou les manuels. Il n'y a pas d'instrumentalité méthodologique à apprendre sans problème. Dans cette méthodologie-à-venir, nous commençons à faire la recherche différemment où que nous soyons dans nos projets.<sup>34</sup> (Lather, Patti, 2013)

Une autre critique de la recherche qualitative qui sera qualifiée d'humaniste est qu'elle est centrée sur le sujet humain, ce qui génère un dualisme entre le sujet et l'objet, le chercheur et l'objet de recherche ainsi que d'une hiérarchisation. Cette critique de l'anthropocentrisme de la recherche qualitative provient des tenants d'une approche néo-matérialiste, dont Jane Bennett selon laquelle « la capacité d'agir est distribuée sur plus large éventail de types ontologiques »<sup>35</sup> (2010, p. 9) « plutôt que d'être une

<sup>32</sup> Traduction libre de : « Because it is always already immanent and experimental, post qualitative inquiry cannot be a new social science research methodology which can be taught and learned. [it] is different each time it appears, produced by different contingent and unpredictable forces in experimentation with the real; that is, the conditions of its emergence cannot be repeated because they disappear immediately, and what one post qualitative inquirer "does" cannot serve as a model for others. For that reason— and I want to be perfectly clear here—there can be no post qualitative research methodology or research methods, no post qualitative research designs, no post qualitative research practices, no post qualitative data or methods of data collection or methods of data analysis, no representations of a stable, sensory "lived" world, no post qualitative findings, no post qualitative research report format because, again, post qualitative inquiry never is, it never stabilizes. »

<sup>33</sup> Traduction libre de : « if post qualitative inquiry doesn't exist but is immanent, there is nothing "to apply." And, if post qualitative inquiry has no preexisting research methods or practices, there is nothing in particular "to do." »

<sup>34</sup> Traduction libre de : « [researchers] imagine and accomplish an inquiry that might produce different knowledge and produce knowledge differently. This inquiry cannot be tidily described in textbooks or handbooks. There is no methodological instrumentality to be unproblematically learned. In this methodology-to-come, we begin to do it differently wherever we are in our projects. »

<sup>35</sup> Traduction libre de : « Agentic capacity is now seen as differentially distributed across a wider range of ontological types. »



capacité localisée dans un corps humain ou dans un collectif produit (uniquement) par des efforts humains »<sup>36</sup> (p. 23). La conséquence de cet anthropomorphisme est que la recherche est conditionnée par le perçu et le vécu, l'expérience du chercheur :

Lorsque le sujet stable, rationnel et cohérent constitue le centre d'attention, les objets deviennent secondaires. Seuls les objets perçus et vécus par les sujets sont reconnus comme importants. Cette approche anthropocentrique a le sujet, l'être humain, comme point de départ incontestable, faisant de l'expérience humaine la condition fondamentale de la recherche.<sup>37</sup> (Johansson, 2016, p. 450)

Alors que dans les critiques précédentes, celle de la crise de représentation en particulier où le langage des textes universitaires était inadéquat pour rendre l'expérience du monde de la vie, c'était les présupposés du rationalisme qui étaient remis en question, ici ce sont les « présupposés phénoménologiques sur la nature de l'expérience vécue et du monde »<sup>38</sup> (Lather, P. et St. Pierre, 2013, p. 630) qui sont objet de contestation par les tenants du néo-matérialisme. Graham Harman qualifie la philosophie continentale dont la phénoménologie de « philosophie de l'accès » parce que :

[t]out se réduit à une question d'accès humain au monde et les relations non humaines sont abandonnées aux sciences naturelles.<sup>39</sup> (2009, p. 156)

Pour Harman, les objets ne se réduisent réduits à l'analyse catégorielle, méthode héritée d'Aristote, qu'on peut en faire :

Les objets existent en tant qu'unités autonomes, mais ils existent aussi en conjonction avec leurs qualités, accidents, relations et moments sans pouvoir s'y réduire.<sup>40</sup> (p. 156)

De plus, ces objets entretiennent entre eux des relations irréductibles à celles qu'ils ont avec les humains.

La perspective post qualitative change le rapport du chercheur aux données qu'il collecte pour en faire l'analyse et produire des connaissances ; puisque celles-ci sont dotées d'agentivité, d'un pouvoir d'agir sur le chercheur, de se rendre intelligibles :

<sup>36</sup> Traduction libre de : « rather than being a capacity localized in a human body or in a collective produced (only) by human efforts »

<sup>37</sup> Traduction libre de : « When the stable, rational, and coherent subject constitutes the center of attention, the objects become secondary. Only objects perceived and experienced by subjects are acknowledged as important. This anthropocentric approach has the subject, the human being, as the unquestionable point of departure, rendering human experience as the fundamental condition in research. »

<sup>38</sup> Traduction libre de : « phenomenological assumptions about the nature of lived experience and the world »

<sup>39</sup> Traduction libre de : « Everything is reduced to a question of human access to the world, and non-human relations are abandoned to the natural sciences. »

<sup>40</sup> Traduction libre de : « Objects exist as autonomous units, but they also exist in conjunction with their qualities, accidents, relations, and moments without being reducible to these. »



Cela remet en question la notion même de ce que l'on entend par " données " et de notre relation à ces données. Dans une ontologie matérialiste, les données ne peuvent pas être considérées comme une masse inerte et indifférente qui attend d'être formée et calibrée par notre sens analytique ou nos systèmes de codage. Nous ne sommes plus des agents autonomes, choisissant et disposant. Nous sommes plutôt obligés de reconnaître que les données ont leur façon de se rendre intelligibles pour nous.<sup>41</sup> (MacLure, 2013, p. 660)

Maggie MacLure, dans un précédent texte dont je reproduis un long passage, illustre cette agentivité des données au moyen d'une métaphore, celle du scintillement par un récit d'expérience rédigé avec une écriture incarnée, sensible :

Certains détails - un fragment de note de terrain ou une image vidéo - commencent à scintiller, attirant notre attention. À ce moment, les choses ralentissent et s'accroissent en même temps. D'une part, le détail arrête la traversée apathique par notre attention de la surface de l'écran ou de la page qui contient les données, intensifiant notre regard et nous faisant nous arrêter pour le creuser à l'intérieur, pour y trouver un sens. D'autre part, les liens commencent à s'établir : la conversation devient plus rapide et plus animée à mesure que nous commençons à nous rappeler d'autres incidents et détails dans les salles de classe du projet, nos propres expériences d'enfance, les films ou œuvres d'art que nous avons vus, les articles que nous avons lus. Et il convient de noter au passage qu'il y a une composante affective (au sens deleuzien) à cette émergence de l'exemple. Les vitesses et intensités changeantes de l'engagement avec l'exemple ne suscitent pas seulement la réflexion, mais génèrent aussi des sensations qui résonnent dans le corps aussi bien que dans le cerveau - frissons d'excitation, d'énergie, de rire, de sottise.<sup>42</sup> (MacLure, 2010, p. 282)

Dans la même veine, Mirka Koro-Ljungberg, dans un livre intitulé *Reconceptualizing qualitative research : methodologies without methodology* (*Reconceptualiser la recherche qualitative : méthodologies sans méthodologie*) propose avec la notion de *data-wants*, que je traduirais par « donnée-veux », une inversion du flux de la

<sup>41</sup> Traduction libre de : « This calls into question the very notion of what will count as 'data', and of our relation to those data. In a materialist ontology, data cannot be seen as an inert and indifferent mass waiting to be in/formed and calibrated by our analytic acumen or our coding systems. We are no longer autonomous agents, choosing and disposing. Rather, we are obliged to acknowledge that data have their ways of making themselves intelligible to us. »

<sup>42</sup> Traduction libre de : « [S]ome detail – a fieldnote fragment or video image – starts to glimmer, gathering our attention. Things both slow down and speed up at this point. On the one hand, the detail arrests the listless traverse of our attention across the surface of the screen or page that holds the data, intensifying our gaze and making us pause to burrow inside it, mining it for meaning. On the other hand, connections start to fire up: the conversation gets faster and more animated as we begin to recall other incidents and details in the project classrooms, our own childhood experiences, films or artwork that we have seen, articles that we have read. And it is worth noting in passing that there is an affective component (in the Deleuzian sense) to this emergence of the example. The shifting speeds and intensities of engagement with the example do not just prompt thought, but also generate sensations resonating in the body as well as the brain – frissons of excitement, energy, laughter, silliness. »



connaissance en reconnaissant aux données un désir ou une volonté de contrôle.<sup>43</sup> (2015, p. 48). Préalablement, conformément à la théorie de l'agir distribué, elle énonçait que :

Les données, comme les chercheurs, les participants et les théories, sont déjà des particules et des matériaux dans les systèmes d'enquête et une écologie de la recherche.<sup>44</sup> (p. 48)

Reconnaître une agentivité aux données change la perspective des méthodes de la recherche qualitative qui ont pour but de réduire le grand volume des données obtenues en sélectionnant celles qui sont pertinentes au regard des grilles de catégories constituées lors de la constitution du cadre théorique :

l'énergie potentielle des données pour déplacer les choses et transformer la recherche, le fait étant que, même sans jamais vraiment savoir ce que "les données veulent", les chercheurs sont tenus de considérer les données comme multiples, incertaines et changeantes au lieu d'être réductionnistes, fixes et d'emblée « connaissables ». Même si l'on ne connaît pas les « désirs des données », il se passe quand même quelque chose.<sup>45</sup> (p. 49)

Ainsi, le chercheur qui confère une agentivité à ses données peut potentiellement mener à des connaissances autres que celles anticipées ou sinon s'assurer qu'il n'introduit pas un biais théorique dans sa recherche et qu'il conserve suffisamment d'indétermination dans le processus pour se laisser surprendre et faire des découvertes plutôt que de valider les hypothèses qu'il avait en tête au départ. Il s'agit d'une façon d'échapper au phénomène qui est appelé *theory-laden*, expression que je traduis par imprégnation théorique :

l'ensemble du processus est imprégné de théorie. Selon cette position, sans au moins un cadre théorique rudimentaire, il n'y aurait aucun moyen de prendre des décisions éclairées sur les données à recueillir ou de déterminer ce qui est important parmi la richesse des données et les possibilités d'approches à l'analyse qui existent.<sup>46</sup> (Anfara, 2008, p. 870)

Maggie MacLure soutient que l'écriture est un processus où l'agentivité est distribuée entre soi et « l'écrire » :

<sup>43</sup> Adaptation libre de : « the notion of "data-wants" is used as a reference to data's desire for, or wanting of, "control" in order to enable qualitative scholars to think differently about reversed knowledge flows. »

<sup>44</sup> Traduction libre de : « Data, like researchers, participants, and theories, are already particles and material within inquiry systems and an ecology of research. »

<sup>45</sup> Traduction libre de : « data's potential energy to shift things and transform research, the point being that without ever really knowing what "data wants," researchers are bound to *consider data as multiple*, uncertain, and shifting instead of reductionist, fixed, and always already "knowable." Even though "data's desires" may not be known, something is still happening. »

<sup>46</sup> Traduction libre de : « the entire process is theory-laden. This position holds that without at least some rudimentary theoretical framework there would be no way to make reasoned decisions about what data to gather or to determine what is important from among the wealth of data and possibilities of approaches to analysis that exist. »



À un certain point dans le processus piétonnier de la « rédaction » d'une recherche où quelque chose qui n'est pas encore articulé semble décoller et prendre le dessus, effectuant une sorte de saut quantique qui déplace l'écriture vers un endroit imprévisible. Dans ces cas-là, l'agentivité apparaît distribuée et indécidable, comme si nous avions choisi quelque chose qui nous a choisis.<sup>47</sup> (MacLure, 2013, p. 661)

Pour faire l'expérience que « ça écrit », il faut, à mon avis, savoir se dessaisir du plan d'écriture que l'on s'était fixé au départ. De la même façon qu'il faut accepter de laisser de côté les théories, les concepts et les méthodes ainsi que ses préjugés pour écouter ce que les données ont à nous dire.

En terminant cette présentation de la recherche post qualitative, je rapporte la position de Mirka Koro-Ljungberg un peu moins radicale que celle de Elizabeth St. Pierre qui à toutes fins utiles nie la pertinence des méthodes. Celle-ci utilise la métaphore des fluides et de leur dynamique pour qualifier ce qui advient aux méthodes dans un contexte où l'agir est distribué qui soumet la recherche à un devenir imprévisible :

[...] des espaces méthodologiques fluides où de multiples choses et méthodes se produisent simultanément et où les cadres et les foyers méthodologiques sont divers et en constante évolution. [...] Les « méthodes » et les « outils » ne sont pas des méthodes et des outils dans leur sens stable ou des structures rigides, mais des « méthodes et outils » commencent et finissent dans un « ordre » inattendu et imprévisible, formant des méthodologies incomplètes sans identité absolue ou sans aucune identité. Les méthodes et les outils sont conceptualisés comme des structures temporaires qui sont régénérées sans cesse. Suivant cette ligne de pensée, les flux méthodologiques, les outils, les approches et les techniques ne s'effondrent pas, n'échouent pas et ne déçoivent pas. Au lieu de cela, elles fondent, se transforment, se contournent, s'infiltrent, apparaissent et disparaissent tout en ouvrant de nouvelles voies à la recherche qualitative.<sup>48</sup> (Koro-Ljungberg, 2015, p. 79)

Voilà qui termine cette revue des critiques successives des méthodes qui ont provoqué des transformations dans la conception des méthodes de recherches qui sont passées

<sup>47</sup> Traduction libre de : « On some point in the pedestrian process of 'writing up' a piece of research where something not-yet-articulated seems to take off and take over, effecting a kind of quantum leap that moves the writing/writer to somewhere unpredictable. On those occasions, agency feels distributed and undecidable, as if we have chosen something that has chosen us. »

<sup>48</sup> Traduction libre de : « [...] fluid methodological spaces where multiple things and methods occur simultaneously and where frameworks and methodological foci are diverse and continuously changing [...] "Methods" and "tools" are not methods and tools in their stable meaning or rigid structures, but "methods and tools" begin and end in an unforeseen and unpredictable "order," forming incomplete methodologies without absolute identities or nonidentities. Methods and tools are conceptualized as temporary structures that are being regenerated again and again. Following this line of thought, methodological flows, tools, approaches, and techniques do not collapse, fail or disappoint. Instead, they melt, transform, circumvent, infiltrate, appear, and disappear while opening up new directions for qualitative research.



d'un ensemble déterminé de procédures à appliquer pour produire des connaissances vraies, à des espaces méthodologiques fluides.

### 9. *La méthode et la recherche-crédation*

Pour terminer ce très gros « tubercule » consacré à la méthode, j'en arrive à traiter de méthode en rapport avec la recherche-crédation (R-C). J'ai exposé jusqu'ici que les méthodes jouent un rôle normatif dans la pratique de la recherche, ce qui leur procure une légitimité, d'une part, et, d'autre part, en fait l'objet de contestation. Cet aspect normatif, que l'on retrouve dans l'étymologie « du chemin à suivre », est tout à fait contrintuitif et contrindiqué pour la R-C dans la mesure où la création est transgression des façons de faire habituelles pour explorer des manières de faire, des formes, des matérialisations inédites. La question qui se pose alors est de comment concilier particularité de la création avec l'exigence d'énoncer les méthodes qui seront mobilisées dans la recherche. Une première réponse serait de revenir à l'étymologie de méthode pour choisir plutôt « le chemin qui a été suivi » ou encore de libérer la racine *odos*, le chemin, le voyage, du préfixe méta qui vient le contraindre, restreindre, réguler. Michel Serres dans *Les cinq sens* (1985) reprend cette lecture étymologique, lorsqu'il écrit de la méthode qu'elle :

[...] dessine un parcours, un chemin, une voie. Où allons-nous, d'où partons-nous et par où passons-nous, questions à poser pour connaître et pour vivre, de théorie ou de pratique, de tribulations et d'amour. (Serres, 1985, p. 344).

Pour Serres, la méthode ne renvoie pas uniquement à la technicité de la recherche, ici philosophique, mais à une manière de vivre, une attitude, un *ethos*.

Pour Edgar Morin, la méthode se forme au fur et à mesure du voyage de la recherche :

À l'origine, le mot méthode signifiait cheminement. Ici, il faut accepter de cheminer sans chemin, de faire le chemin dans le cheminement [...] La méthode ne peut se former que pendant la recherche ; elle ne peut se dégager et se formuler qu'après, au moment où le terme redevient un nouveau point de départ, cette fois doté de méthode. (1977, p. 22)

Jean Lancri qui traite spécifiquement de R-C parle d'abord de l'impossibilité de méthodologie, qu'il désigne avec le vocable « modèle », en raison de la singularité de chacun des processus de création :

[...] une thèse qui, d'une part, n'a guère de modèle et qui, d'autre part, ne saurait en avoir, parce qu'elle se doit d'en dénombrer autant qu'il existe de chercheurs [...] Ce qui ne la dispense pas, loin de là, cette thèse d'un nouveau genre, d'avoir à répondre à un certain nombre d'exigences. (2006, p. 9)

Par la suite Lancri distingue « le projet de la thèse (tel qu'il est déposé en début de recherche) et le trajet parcouru (une fois la trajectoire de cette recherche accomplie). » (p. 14) Il met l'emphase sur « le moment du rejet du projet au profit de ce qui se révèle lors du trajet. » (p. 14) Il insiste sur « ce moment si déterminant du dessaisissement (traduisons: ce moment du rejet du projet au profit de ce qui n'advient que dans le



trajet). » (p. 16) Dans un très beau passage, il place le dessaisissement au cœur de la démarche de création, dessaisissement non seulement du projet formulé, mais aussi de lui-même, dessaisissement qui est transformation de soi :

Il se pourrait que l'artiste (avec Je chercheur en arts plastiques à sa suite, alors même qu'il se saisit d'un projet, médite des effets du *dessaisissement* de tout projet. Il se pourrait que le moment de l'artiste soit précisément ce moment où enfin il s'abandonne, où il délaisse le programme des conduites qu'il s'est fixé. Il se pourrait que l'instant (pour ne pas dire l'instance) où l'artiste devient tel qu'en lui-même son art le change soit ce moment, critique s'il en est, où il se découvre dessaisi de lui-même, un moment où, somme toute, il n'est saisi que par ce dessaisissement même. (p. 15)

Dans un très beau texte intitulé *Expérience du corps et création artistique*, Sylvie Morais (2016) élabore en détail ce moment de dessaisissement qui advient lors de la création artistique à partir d'une posture phénoménologique :

Il y a un effacement de l'ego, de cette part du moi de l'artiste : */c'est au-delà de ma personnalité/*. Depuis son corps relationnel, l'artiste envisage de quitter un soi au sens mondain, pour aller progressivement vers un soi subjectif, plus humain, sans doute. Ce qu'il s'apprête à quitter c'est le soi déterminé qui est celui du monde des autres, celui dans lequel il est d'ordinaire. */Les autres ne sont plus un enjeu/*. En présence, il est libre du regard des autres. */Ils ne sont pas un danger/*. Il quitte ce monde relationnel de ses habitudes, de ses cultures plurielles et de ses mémoires relationnelles. Il se dégage de l'emprise du regard des autres ou plus exactement il s'affranchit du jugement des autres. Il quitte les pressions sociales qui souvent le définissent malgré lui. Il quitte aussi et surtout l'image qu'il se fait de lui-même, il est */sans enjeu de paraître/*. Au cœur de la création artistique: */Je n'ai rien à cacher/*. Il y a donc un moment où l'artiste est complètement dessaisi de lui-même, de ce moi déterminé des règles sociales, il se dit alors */détendu et relâché/*, à l'écoute d'un moi dénudé et libre des enjeux relationnels : */plus besoin d'en rajouter/*. (pp. 6-7, les italiques sont de l'autrice)

Cette description du dessaisissement comme étape culminante du processus de création artistique sur le plan du ressenti me fait penser au concept du *flow* théorisé par Csikszentmihalyi (1996/2008) également à partir d'une posture phénoménologique suite à une étude comparative du processus de création artistique et de la recherche scientifique. Le flow est une expérience optimale : « l'état dans lequel les personnes se trouvent lorsqu'elles sont tellement impliquées dans une activité que rien d'autre ne semble avoir d'importance »<sup>49</sup> (p. 4) À ce moment-là la personne expérimente « [l]a perte du sentiment d'être séparé du monde qui l'entoure s'accompagne parfois d'un sentiment d'union avec l'environnement »<sup>50</sup>(p. 63) Cette perte de conscience de soi

<sup>49</sup> Traduction libre de : « the state in which people are so involved in an activity that nothing else seems to matter »

<sup>50</sup> Traduction libre de : « The loss of the sense of a self separate from the world around it is sometimes accompanied by a feeling of union with the environment »



« n'implique pas une perte de soi, et certainement pas une perte de conscience, mais plutôt, seulement une perte de conscience du soi. »<sup>51</sup> (p. 64) Ainsi, lorsque la personne est plongée dans l'action, pleinement engagée, absorbée dans son occupation elle est dans le *flow* : « La concentration est si intense qu'il ne reste plus d'attention pour penser à des choses non pertinentes ou pour s'inquiéter des problèmes. La conscience de soi disparaît et le sens du temps se déforme. »<sup>52</sup> (p. 71)

Pour revenir à la question de la méthode en R-C, je constate une convergence avec une conception de la méthode comme trajet en train de se faire de Lancry, une conception de la méthode qui dans le paradigme de la complexité qui, selon Morin, ne peut se dégager et se formuler qu'une fois la recherche effectuée et une conception de la méthode dans le paradigme de la recherche post qualitative qui, selon Koro-Ljungberg, est une structure temporaire qui est régénérée sans cesse. Dans tous les cas, la méthode n'est pas fixée à l'avance ; en mouvance, elle se déploie dans le devenir du processus. Dans ce même ordre d'idée pour Danielle Boutet :

La recherche-crédation appelle donc une approche méthodologique capable d'orienter une démarche qui ne peut pas tout savoir sur elle-même avant de commencer, mais qui se définit toujours plus précisément à mesure qu'elle progresse et peut même changer de direction. (2018, p. 298)

Voilà pourquoi je préconise la production d'un récit de pratique une fois que le processus de création arrive à terme, récit qui consiste justement à relater les événements remarquables advenus lors du trajet, lors du processus de création.

Alors que la méthode expérimentale de la recherche positiviste vise à produire des vérités à propos du phénomène qui est objet d'étude, et que la recherche postpositiviste et surtout constructiviste vise plutôt à produire des connaissances valides, viables, qu'en est-il de la valeur des connaissances produites par la R-C ? Je propose une conception de la vérité recherchée pourrait s'inspirer de la réflexion de Heidegger (1935/1986) sur l'œuvre d'art, où la vérité est conçue comme *alétheia*, c'est-à-dire comme dévoilement, descellement, découverte. En grec ancien, la vérité se dit *alétheia* (ἀλήθεια), un mot composé du *a-* privatif et de *Léthé*, fille d'Éris, personnifiant la Discorde, qui est la personnification de l'Oubli. Ce mot, qui signifie littéralement « hors de la Léthé », articule une expérience originaire de la vérité comme sortie de l'étant (*dasein*) hors du retrait. Heidegger qualifie d'effondrement, voire de catastrophe, le fait que, depuis Platon, les penseurs ne prennent plus en considération l'évènement de l'apparition et ne voient plus que l'apparu, que l'objet, la chose présente. Il redéfinit la vérité comme le dévoilement, la mise à découvert de l'étant recouvert par des strates, une série de représentations venues de la culture, de la science, etc., ainsi une vérité jusque-là voilée, non appréhendée, indice d'un impensé apparaît.

<sup>51</sup> Traduction libre de : « loss of self-consciousness does not involve a loss of self, and certainly not a loss of consciousness, but rather, only a loss of consciousness of the self. »

<sup>52</sup> Traduction libre de : « Concentration is so intense that there is no attention left over to think about anything irrelevant, or to worry about problems. Self-consciousness disappears, and the sense of time becomes distorted. »





\*\*\*\*

Par conséquent, la R-C renverse le rapport au savoir du projet. Celui-ci se situerait plutôt du côté de l'insu, puisque la création implique de ne pas savoir précisément ce que l'on cherche. C'est ce manque qui permet le surgissement de l'inattendu, d'une surprise. La R-C se conçoit davantage comme un cheminement vers l'inconnu que comme un acheminement vers le savoir au moyen d'une bonne méthode, qui est le propre de la recherche. La valeur de vérité ou la validation repose sur ce qui a été découvert lors du faire-œuvre, qui a été objet d'explicitation suite à une démarche d'explicitation.



## 10. Références

- Académie, f. (1835). *Dictionnaire de l'Académie française*. Paris : Firmin Didot frères.
- Alsted, J.H. (1649). *Scientiarum omnium encyclopaedia*. Lugduni : Huguetan & Ravaud.
- Anadón, M. (2006). La recherche dite « qualitative » : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches qualitatives*, 26(1), 5-31.
- Anfara, V.A. (2008). Theoretical Frameworks. Dans Given, L. M. (dir.), *The Sage encyclopedia of qualitative research methods* (p. 868-873). Los Angeles, Calif. : Sage Publications.
- Ashby, W.R. (1956). *An introduction to cybernetics*. London : Chapman & Hall. Récupéré le
- Bachelard, G. (1934). *Le nouvel esprit scientifique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bennett, J. (2010). *Vibrant matter : a political ecology of things*. Durham : Duke University Press.
- Boudon, B. (2019). Platon d'où vient le nom des choses ? Dans Journet, N. (dir.), *Les grands penseurs du langage*. Auxerre : Sciences humaines.
- Boutet, D. (2018). La création de soi par soi dans la recherche-crétion : comment la réflexivité augmente la conscience et l'expérience de soi. *Approches inductives*, 5(1), 289-310.
- Calov, A. (1651). *Scripta philosophica*. Rostochii : Wild.
- Clough, P.T. (1998). *The end(s) of ethnography : from realism to social criticism*. New York; Bern : P. Lang.
- Croguennec, S. (2010). Un bricolage méthodologique à la croisée des disciplines. *L'Ordinaire des Amériques*, (214).
- Csikszentmihalyi, M. (1996/2008). *Creativity : flow and the psychology of discovery and invention*. New York : HarperCollinsPublishers.
- d'Aquin, T. (2015). *Seconds analytiques d'Aristote commentaire de Thomas d'Aquin*. (Delaporte, G.-F. o., Trad.). Paris : Éditions L'Harmattan.
- Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. (2005). Introduction : The discipline and practice of qualitative research. *The Sage handbook of qualitative research* (3e éd.). Thousand Oaks : Sage Publications.
- Dépelleau, F. (2000). *La démarche d'une recherche en sciences humaines de la question de départ à la communication des résultats*. Bruxelles; [Sainte-Foy, Québec] : De Boeck Université ; Presses de l'Université Laval.
- Derrida, J. (1978). *La Vérité en peinture*. Paris : Flammarion.
- Descartes, R. (1637/1966). *Discours de la méthode*. Paris : Garnier-Flammarion.
- Feyerabend, P. (1975/1993). *Against method*. London : Verso.
- Feyerabend, P.K. (1981). *Realism, rationalism and scientific method*. Cambridge : Cambridge Univ. Press.
- Gautero, J.-L. (2007). Feyerabend, relativiste et réaliste. *Tracés*, 91-101.
- Gigandet, A. (2014). La signification d'une science platonicienne du langage selon Jean-Toussaint Desanti dans son cours inédit «Être et relation chez Platon». *Interférences*(7)
- Guba, E.G. (1994). The alternative paradigm dialog. Dans Guba, E. G. (dir.), *The Paradigm dialog* (pp. 17-30). Newbury Park, Calif.: Sage Publications.
- Guba, E.G. et Lincoln, Y.S. (1994). Competing paradigms in qualitative research. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, Calif. : Sage.
- Hamou, P. (2014). Sur les origines du concept de méthode à l'âge classique : La Ramée, Bacon et Descartes. *Revue LISA*
- Harman, G. (2009). *Prince of networks : Bruno Latour and metaphysics*. Prahran [AU] : Re.press.
- Heidegger, M. (1935/1986). L'origine de l'œuvre d'art (Brokmeier, W., Trad.) *Chemins qui ne mènent nulle part*.
- Johansson, L. (2016). Post-qualitative line of flight and the confabulative conversation: a methodological ethnography. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 29(4), 445-466.  
<http://dx.doi.org/10.1080/09518398.2015.1053157>
- Koro-Ljungberg, M. (2015). *Reconceptualizing qualitative research : methodologies without methodology*. London : SAGE Publications.
- Kuhn, T.S. (1962/1983). *La Structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.



- Lancri, J. (2006). Comment la nuit travaille en étoile et pourquoi ? Dans Gosselin, P. et É. Le Coguiéc (dir.), *La recherche création pour une compréhension de la recherche en pratique artistique* (p. 9-20). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Lather, P. (2013). Methodology-21: what do we do in the afterward? *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6), 634-645.
- Lather, P. et St. Pierre, E.A. (2013). Post-qualitative research. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6), 629-633.
- Law, J. (2004). *After method : mess in social science research*. London; New York : Routledge.
- Le Moigne, J.-L. (1977/1984). *La théorie du système général : théorie de la modélisation*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.
- MacLure, M. (2010). The offence of theory. *Journal of Education Policy*, 25(2), 277-286.  
<http://dx.doi.org/10.1080/02680930903462316>
- MacLure, M. (2013). Researching without representation? Language and materiality in post-qualitative methodology. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 26(6), 658-667.
- MacLure, M. (2014). Coding as on Analytic Practice in Qualitative Research. Dans Coleman, R. et J. Ringrose (dir.), *Deleuze and research methodologies*. Edinburgh : Edinburgh University Press.
- Masterman, M. (1970). The Nature of a Paradigm. Dans Lakatos, I. et A. Musgrave (dir.), *Criticism and the growth of knowledge* (p. 59-89). Cambridge, UK : Cambridge University Press.
- Mélèse, J. (1972). *L'Analyse modulaire des systèmes de gestion : une méthode efficace pour appliquer la théorie des systèmes au management*. Paris : Hommes et Techniques.
- Morais, S. (2016). Expérience du corps et création artistique. Dans Delory-Momberger, C. (dir.), *Éprouver le corps Corps appris, corps apprenant : Questions de société*.
- Morin, E. (1974/2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Editions du Seuil.
- Morin, E. (1977). *La méthode. T. 1, La nature de la nature*. Paris : Seuil.
- Morin, E. (2005) Complexité restreinte, complexité générale. Dans Communication présentée à /au Colloque « Intelligence de la complexité : épistémologie et pragmatique Cerisy-La-Salle
- Morin, E., Ciurana, É.-R. et Domingo Motta, R. (2003). *Éduquer pour l'ère planétaire : la pensée complexe comme méthode d'apprentissage dans l'erreur et l'incertitude humaines*. Paris : Balland.
- Mucchielli, A. (2005). Le développement des méthodes qualitatives et l'approche constructiviste des phénomènes humains *Recherches qualitatives*
- Paillé, P. (2011). Les conditions de l'analyse qualitative. *SociologieS. La recherche en actes, Champs de recherche et enjeux de terrain*.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2008). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : A. Colin.
- Petit, E. (2010). Du fil de l'eau en fils à retordre. Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie ? *L'Information géographique*, 74(1), 9-26.
- Platón. (1998). *Cratyle*. (Dalimier, C., Trad.). Paris : Flammarion.
- Prasad, P. (2005). *Crafting qualitative research : working in the postpositivist traditions*. Armonk, N.Y. : M.E. Sharpe.
- Rey, A. (1998). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Saussure, F.d. (1916). *Cours de linguistique générale*. Lausanne : Payot.
- Schwandt, T.A. (2007). *The SAGE dictionary of qualitative inquiry*. Thousand Oaks, California : SAGE.
- Serres, M. (1985). *Les cinq sens*. Paris : Grasset.
- St. Pierre, E.A. (2011). Post qualitative research: The critique and the coming after. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The Sage handbook of qualitative research* (4e éd.). Thousand Oaks : Sage Publications.
- St. Pierre, E.A. (2018). Post Qualitative Inquiry in an Ontology of Immanence. *Qualitative Inquiry*, 25(1), 3-16. <http://dx.doi.org/10.1177/1077800418772634>
- Vaxelaire, J.-L. (2014). Cratyle, Hermogène et Saussure au XXIe siècle. *SHS Web of Conferences*, 8, 535-549.



---

Waechter-Larrondo, V. (2005). Plaidoyer pour le bricolage et l'enracinement des méthodes d'enquête dans le terrain : l'exemple d'une recherche sur le changement dans les services publics locaux. *Bulletin de méthodologie sociologique*, (88), 31-60.



Cette version, datée 20/12/27, est mise à disposition par Louis-Claude Paquin selon les termes de la licence *Creative Commons* 4.0 : Attribution - Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification.